

PIERRE SAUREL

# Le mystère de la cloche de verre



BeQ

**Pierre Saurel**

**Le Manchot # 25**

**Le mystère de la cloche de verre**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 428 : version 1.0

# **Le mystère de la cloche de verre**

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

## *Capitaine Belhumeur*

Depuis deux ans à peine, Louis Landry avait pris sa retraite. Pendant vingt-cinq ans, il avait exercé diverses fonctions dans les rangs de la police de la Communauté urbaine de Montréal.

Il avait terminé sa carrière à titre de sergent-détective, attaché à l'escouade des homicides. Il était un des meilleurs amis de Robert Dumont alors que ce dernier était considéré comme un des limiers les plus adroits du Québec.

Dumont, à la suite de son accident qui lui avait fait perdre tout son avant-bras gauche, avait pris sa retraite, bien avant Landry, même si ce dernier possédait quelques années de service de plus que lui.

Lorsque Louis Landry devint retraité, déjà la nouvelle agence de détectives du Manchot

commençait à avoir une excellente renommée. Dumont avait besoin de collaborateurs. Aussi, lorsqu'il apprit que Landry ne travaillait plus, il entra immédiatement en communication avec lui.

– À cinquante-trois ans, un homme n'est pas fini, Louis, loin de là. Tu pourrais devenir l'un de mes principaux collaborateurs.

Landry accepta l'offre du Manchot. Au tout début, il ne travailla que temporairement. Il était d'une aide précieuse lorsque les employés du Manchot étaient débordés de travail.

Puis, Robert Dumont décida d'élargir ses cadres.

– Si tu es prêt à travailler régulièrement avec moi, Louis, je vais engager plusieurs policiers retraités. On me demande très souvent des services de gardes. Au début, je voulais me limiter aux enquêtes, mais aujourd'hui, je crois que cette activité peut être avantageuse. C'est un travail de sécurité pour lequel je te donnerais carte blanche.

Et Landry accepta. Tout de suite, il demanda

au Manchot d'embaucher un de ses amis, le détective Beaulieu. Dans la police de Montréal, on les avait baptisés les deux « Louis » car ils avaient le même prénom et on les voyait continuellement ensemble. Vers la fin de leur carrière, les deux hommes avaient été séparés, car Beaulieu avait été nommé l'un des chefs de l'escouade des vols à main armée.

Landry et Beaulieu se mirent au travail ; ils recrutèrent les employés nécessaires et bientôt, l'agence de détectives privés, Robert Dumont, « Le Manchot », pouvait offrir un excellent service de gardes de sécurité.

Landry avait son bureau dans le nouvel édifice, qui abritait les locaux de l'Agence. Il en sortait rarement. Il recevait les clients éventuels, discutait avec eux du service approprié et engageait les hommes nécessaires. Beaulieu, lui, avait charge des équipes.

L'Agence du Manchot n'acceptait que les causes spéciales. On ne pouvait encore offrir des gardes de sécurité à des institutions privées, à des grands magasins et à des caisses populaires.

« Un jour, ça viendra peut-être, avait dit le Manchot, mais pour le moment, contentons-nous des missions spéciales. Si nous élargissons nos cadres trop rapidement, nous risquons d'être étouffés. »

Il avait bien raison. Le travail ne manquait jamais. On avait souvent besoin de deux ou trois gardes pour assurer l'ordre lors de manifestations spéciales.

Une exposition d'œuvre d'art, par exemple, nécessitait parfois les services de l'Agence. Souvent, on recourait aux hommes du Manchot pour assurer la sécurité de certains hommes, fort connus, qui venaient au Québec, la plupart du temps, incognito.

Les ex-policiers recrutés par Landry étaient tous fort heureux de leur travail. Ces hommes encore jeunes, ne pouvaient demeurer inactifs. Aussi, il ne se passait pas une semaine sans que Landry reçoive des demandes d'emploi. Il ne pouvait engager tous ceux qui se présentaient, cependant, il leur laissait toujours de l'espoir.

« Sitôt que nous aurons besoin d'employés

supplémentaires, nous vous ferons signe. »

Cet après-midi-là, il était cinq heures moins cinq lorsque Landry sortit de son bureau. Il demanda à Yamata, la jolie Japonaise, qui travaillait comme réceptionniste et secrétaire :

– Rien de spécial, madame Yamata ?

L'amie de Michel Beaulac, le bras droit du Manchot, répondit avec le sourire.

– Non, rien, monsieur Louis. Toujours, il l'appelait « madame Yamata » et ça amusait la Japonaise.

– Vous direz bonjour aux autres. À demain.

Il sortit des locaux de l'Agence et se dirigea vers le terrain de stationnement où les employés de l'Agence avaient toujours un coin qui leur était réservé. Il allait atteindre son automobile lorsqu'une jeune fille l'aborda.

– Vous êtes bien Louis Landry, n'est-ce pas ? Vous étiez autrefois de la police de Montréal ?

Landry regardait cette belle fille. Il l'avait peut-être déjà vue quelque part, mais il ne pouvait associer un nom à cette figure.



– Je suis Hélène, la fille d’Arthur Bibeault !

Landry s’écria :

– Mais oui, je vous reconnais. Dites donc, vous avez vieilli ! Et comment est le capitaine Belhumeur ?

– Si vous avez quelques minutes à m’accorder, c’est justement de papa dont je veux vous entretenir. Je sais que vous travaillez pour l’agence Dumont, mais je n’ai pas osé vous déranger dans votre travail. Je me suis informée ; on m’a dit que vous terminiez votre service à cinq heures, alors j’ai préféré vous attendre à la sortie.

Landry regarda autour de lui, puis sembla prendre une décision.

– Si on se rendait à un petit restaurant situé tout près d’ici. Je vous invite à souper.

– C’est que... mon mari va m’attendre..., à moins que... Je pourrais lui téléphoner. J’accepte votre invitation.

Quelques minutes plus tard, Louis Landry était attablé en face de la jolie Hélène. Elle avait pu

rejoindre son mari qui terminait sa journée de travail à cinq heures trente.

– Je lui ai dit que j'étais avec vous. Il a confiance, fit-elle avec le sourire.

– Pourtant, ajouta Landry, il ne me connaît pas. Vous savez, madame Hélène, dans la police, je passais pour un tombeur de femmes.

Landry avait le don de mettre ses interlocuteurs à l'aise.

– Ça fait des années que je ne vous ai pas vue. J'ignorais que vous étiez mariée.

– Depuis déjà cinq ans et je n'étais plus une enfant lorsque j'ai décidé de faire le grand pas, vous savez.

On commanda le repas, puis elle s'enquit :

– Vous avez appris, sans doute, le décès de maman ?

– Oui, j'ai lu la nouvelle dans les journaux. Ça fait plus d'un an, je crois.

– Quinze mois, elle a été emportée par le cancer. Et dire qu'elle n'avait jamais été si

heureuse. Papa avait pris sa retraite. Tous les deux ont fait un voyage en Europe, un autre dans le Sud ; papa parlait d'acheter un gros yacht et voilà que tout s'est écroulé.

Landry se souvenait parfaitement d'Arthur Bibeault, ce colosse d'homme qui mesurait plus de six pieds et pesait près de trois cents livres. À quelques reprises, on lui avait offert des promotions, mais il avait préféré demeurer un policier attaché à un poste de quartier. Il avait toujours le mot pour rire et prenait tout à la blague. On l'avait baptisé capitaine Belhumeur parce qu'il ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Si ses supérieurs lui faisaient parfois des reproches, il riait, promettait de faire mieux et reprenait son travail. Tous les jours, il plaisantait amicalement avec ses compagnons. Les enfants l'adoraient et il le leur rendait bien.

Vers la fin de sa carrière, on l'envoya donner des conférences dans les écoles. Il parlait de sécurité. Son monologue était parsemé de blagues qui amusaient les enfants, mais le message qu'il transportait donnait toujours des fruits. À son

avis, il était plus facile de faire passer une information sérieuse lorsqu'elle était agrémentée de faits amusants.

Tous les policiers connaissaient le gros « capitaine Belhumeur ». Si on organisait une fête, il fallait qu'il soit de la partie.

« Si le capitaine Belhumeur est là, nous aurons du plaisir. Il a manqué sa vocation, il aurait dû devenir comédien, il aurait sûrement été un des meilleurs. »

– C'est justement de papa dont j'aimerais vous parler. Si vous le voyiez, vous ne le reconnaîtriez pas. Premièrement, depuis la mort de maman, il a perdu une cinquantaine de livres. Remarquez que ce n'est pas un mal, car il pèse encore deux cent cinquante livres, mais quand même... ce n'est plus tout à fait lui.

Constatant que Landry ne disait mot, la jeune femme continua :

– Il ne parle plus. Vous savez que papa aimait rire, n'est-ce pas ? Vous savez également qu'il adorait les enfants ? Eh bien, il ne sort plus, il ne

vient pas voir son petit-fils, il passe ses journées seul, dans la maison. Il y a une semaine, je suis allée lui rendre visite. Eh bien, croyez-le ou pas, je crois qu'il ne s'était pas rasé depuis deux ou trois jours. Je l'ai invité pour un repas à la maison, il a refusé. Il m'a dit qu'il avait dîné très tard... mais je ne l'ai pas cru.

Landry alors murmura :

– C'est sans doute le choc causé par la mort de son épouse qui l'a changé à ce point.

– Oui, possible. Pourtant, au début, il a semblé bien accepter cela. Maman est restée deux mois à l'hôpital, il y allait tous les jours, tous les soirs également. La mort de maman ne fut pas une surprise. Et durant les premières semaines de son veuvage, il venait à la maison. Non, il a changé petit à petit. Il parlait toujours de son yacht, il voulait l'acheter quand même, partir en croisière avec des amis, mais il a abandonné tous ses projets. Dernièrement, il a dit qu'il songeait à vendre son bungalow et à aller vivre dans une maison pour vieillards.

Le détective sursauta :

– Mais il n'est pas si vieux que ça. A-t-il soixante ans ?

– Il les a eus en septembre dernier. Il est encore en pleine forme, mais on dirait qu'il a décidé de se laisser mourir.

Landry se demandait où la jolie Hélène voulait en venir.

– Je crois que papa souffre d'un mal chronique, un mal dont plusieurs policiers et pompiers sont atteints quand ils prennent leur retraite. Au début, tout nouveau tout beau. Toutefois, ces hommes sont encore jeunes et ils ne peuvent demeurer inactifs bien longtemps. Papa s'ennuie à mourir. Il souffre probablement de dépression mais il ne faut pas lui parler de médecins. Je lui ai dit de se trouver un emploi, mais il m'a répondu qu'il ne savait rien faire. Il prétend même que, dans la police, il n'a rien appris de particulier. Au fait, il est toujours demeuré le véritable constable, l'agent de la paix, le policier qui fait sa ronde, qui connaît tous les gens de son quartier...

Landry approuva la jeune femme.

– Oui, Arthur était ce genre de policier. Il n'en existe plus aujourd'hui.

Enfin, Hélène lança :

– J'ai pensé que vous... enfin, vous engagez des policiers comme gardes de sécurité, vous avez la charge de ce service à l'Agence du Manchot, n'est-ce pas ?

Landry baissa les yeux. Il se sentait fort mal à l'aise et ne voulait pas le laisser paraître. Tout en gardant le regard rivé sur son assiette, il murmura :

– Il faudrait que votre père passe au bureau, qu'il remplisse un formulaire de demande d'emploi...

– Il ne voudra jamais. Il se croit incapable de travailler.

Soudain, Louis Landry sembla prendre une décision. Il regarda la jeune femme et lui proposa :

– Vous pouvez sûrement préparer une rencontre avec votre père ? Vous dites qu'il ne sort jamais, mais tout de même...

– Ce sera très difficile. Si vous lui téléphoniez pour lui dire que vous cherchez un garde et qu'il pourrait très bien remplir cette fonction, et...

– Impossible.

– Pourquoi ?

Landry expliqua alors :

– Je ne suis pas le patron. Monsieur Dumont est un homme juste, mais sévère. Il ne veut pas de passe-droits. Déjà, plus d'un policier a offert ses services. Il faudrait absolument que votre père remplisse une de nos formules...

La jeune Hélène murmura :

– Je vous remercie quand même, monsieur Landry. J'avais pensé que vous auriez pu m'aider, mais puisque c'est impossible...

– Voulez-vous me donner l'adresse et le numéro de téléphone de votre père ? Il habite toujours dans le nord de Montréal ?

– C'est bien ça, une maison sur le boulevard Henri-Bourassa. Ce n'est pas un château. Papa a acheté ce bungalow, il y a une dizaine d'années.



Elle donna l'adresse et le numéro de téléphone.

– J'en toucherai un mot à Dumont, on ne sait jamais.

Ce soir-là, lorsque Landry retourna chez lui, il s'en voulait de ne pouvoir aider un vieux camarade qui n'avait eu que des amis.

Aussi, dès le lendemain, en causant avec le patron, Robert Dumont, il lui mentionna que, par hasard, il avait rencontré la fille de celui qu'on avait toujours appelé le capitaine Belhumeur.

– Je me souviens d'elle, fit le Manchot. Ça fait quelques années que je ne l'ai pas vue.

– Elle est toujours aussi jolie.

Et il lui parla d'Arthur Bibeault.

– Il trouve le temps très long. Il est désespéré depuis la mort de son épouse. Si on pouvait lui trouver du travail... Cependant, j'ai bien dit à sa fille que nous avons plusieurs demandes et qu'il n'était pas question de favoriser un homme au détriment d'un autre.

Le Manchot brusquement l'interrompt :

– Attends une seconde, Louis.

Il se mit à fouiller dans son courrier.

– J’allais justement demander à Yamata de répondre à cette lettre en disant que nous ne pouvions nous charger d’une enquête semblable.

Il tendit la lettre à Landry.

Elle parvenait du directeur d’une école privée, fréquentée par des enfants de personnes fortunées. Le directeur avait reçu de nombreuses plaintes. L’un des petits élèves était un voleur qui s’amusait à s’emparer des objets appartenant à ses compagnons de classe. Dans la lettre, le directeur expliquait : « Vous savez, dans mon école, quand un élève s’empare d’un stylo, ce peut être un objet de valeur. Souvent, les pères ont payé jusqu’à dix ou quinze dollars pour un simple stylo à bille. Je ne veux pas prévenir la police. J’ai pensé à votre agence. Si l’un de vos employés savait s’y prendre avec les enfants, il pourrait se mêler à eux, devenir un ami et peut-être découvrir qui est le voleur. Les parents seraient prévenus et tout rentrerait dans l’ordre. Je ne veux surtout pas de scandale, etc.

– Mon intention était de refuser cette demande, expliqua le Manchot pendant que Landry lisait la lettre, mais puisque tu me parles du capitaine Belhumeur, ça change tout. C'était un spécialiste avec les enfants. Il savait les faire rire, il devenait rapidement ami avec eux. On pourrait l'engager pour cette tâche précise.

Landry remercia chaleureusement le Manchot. Il savait fort bien qu'en retenant les services d'un enquêteur pour une telle mission, ça ne rapporterait pratiquement aucun bénéfice à l'Agence.

– Possible que ça puisse intéresser le Capitaine. Je vais lui en parler dès aujourd'hui et je vous donne des nouvelles, Robert.

Une heure plus tard, il entra en communication avec Arthur Bibeault. On imagine la surprise de ce dernier en reconnaissant la voix d'un vieux camarade. Lorsque Landry lui apprit qu'il voulait retenir ses services, Bibeault refusa tout de suite.

– Je ne suis pas en parfaite santé, Louis. Je serais incapable de travailler.

– Laisse-moi au moins te rendre visite pour t'expliquer l'affaire. C'est monsieur Dumont lui-même qui m'a demandé de te téléphoner.

Enfin, le capitaine Belhumeur accepta de recevoir son ami. L'entretien ne fut pas facile. Louis Landry ne retrouva pas le gros bonhomme jovial qui avait toujours le mot pour rire.

Toutefois, l'ex-policier insista tellement que Bibeault se sentit incapable de refuser.

– Je vais le faire pour Robert et pour toi, Louis, mais je me demande si je saurai m'y prendre avec les enfants. Même mon petit-fils me fatigue. J'ai tellement les nerfs en boule.

Par la suite, Arthur Bibeault avait fait du bon travail. Il avait réussi, en peu de temps, à démasquer le jeune voleur. Pourtant, il n'était plus le même.

Landry lui causait souvent. Il était persuadé que le capitaine Belhumeur cachait quelque chose. Et enfin, la persévérance de Landry porta fruits. Un jour, Bibeault lui avoua :

– Lorsque ma femme est décédée, j'ai décidé

de ne plus acheter de yacht. J'avais de l'argent de côté. Un ami venait de se porter acquéreur d'un nouveau jeu électronique qui devait tout révolutionner. Je n'en ai pas parlé à ma fille. J'ai investi presque tout ce que j'avais et voilà, la maison a fait faillite. Je dois encore beaucoup d'argent. Je suis un homme fini, Louis.

Landry demanda plus de détails et fit sa petite enquête. Celui qui se disait l'ami de Bibeault ne semblait pas des plus honnêtes. Non seulement il ne semblait pas avoir perdu de forts montants dans l'aventure, mais il continuait à rouler au volant d'une voiture luxueuse et à dépenser énormément d'argent.

Landry parla de toute l'affaire au jeune avocat, Philippe Granger. Ce dernier, la plupart du temps, servait de conseiller juridique à l'Agence. Granger référa le cas Bibeault à un comptable qui inspecta tous les livres de la compagnie.

On se rendit compte alors, que l'ami de Bibeault avait fait d'importants détournements de fonds. En un mot, il avait volé le capitaine Belhumeur.

– Nous pouvons faire arrêter cet homme, déclara Granger. Il sera puni, mais la compagnie doit toujours de fortes sommes et Bibeault se devra de tout payer. Néanmoins, je crois qu'il y aura possibilité de prendre des ententes souples avec plusieurs des créanciers, lorsqu'ils apprendront la vérité.

Et c'est exactement ce qui arriva. Bibeault put enfin respirer un peu plus librement et, petit à petit, il retrouva sa bonne humeur.

De temps à autre, quand il avait besoin de gardes, Landry faisait appel à son vieil ami policier. Chaque fois qu'il se présentait au bureau, c'était un rayon de soleil qui pénétrait dans les locaux de l'Agence.

– J'adore travailler pour Robert Dumont, se plaisait-il à dire. C'est un homme qui a su « prendre son courage à deux mains » !

Robert Dumont et Louis Landry se félicitaient. Ils avaient redonné la joie de vivre à Arthur Bibeault. Mais, malheureusement, le malheur n'allait pas tarder à s'abattre sur la tête du capitaine Belhumeur !

## II

### *Un diamant unique*

L'homme s'approcha du bureau derrière lequel trônait Robert Dumont et jeta une photo devant lui.

– Tenez, le Radijah, ça vous dit quelque chose ?

Le Manchot prit la photo. On n'y voyait qu'une énorme pierre blanche.

– Non, je n'ai jamais entendu parler de ça.

– C'est un diamant unique. L'une des plus belles pierres du monde, l'une des plus pures, l'une des plus grosses. Elle vaut cinq millions de dollars. Du moins, j'ai réussi à l'assurer pour cette somme.

Le détective demanda au joaillier, Victor Simon, si la pierre lui appartenait.

– Oh non, je ne suis pas assez riche pour ça. Je suis président d'une association de joailliers. Nous aurons, très bientôt, une exposition. Depuis que nous sommes en pleine récession, les clients n'achètent plus que de la pacotille. Il faut faire savoir au public que l'achat d'un bijou constitue un excellent placement. Aussi, afin d'éveiller l'attention du peuple, notre association a réussi à obtenir cette pierre pour quelques jours. Elle sera en exposition, ici à Montréal, dans ma boutique.

– C'est l'association qui a choisi l'endroit. Nous avons discuté avec les propriétaires de la pierre. Il s'agit d'un groupe de plusieurs personnes qui veulent demeurer anonymes. Ils sont d'accord. Nous avons besoin, pour cette exposition, de gardes de sécurité. Il faudra, non seulement guider le public, mais surtout surveiller cette fameuse pierre au coût inestimable. Nous avons pensé avoir recours à votre agence pour assurer ce service.

– Ça vous prendra plusieurs hommes ?

– Une dizaine durant le jour, pour s'occuper du public, et trois gardes qui se relaieront à toutes



les huit heures. Leur travail consistera à ne surveiller que le Radijah. Cette pierre a appartenu à un Hindou. C'est de là qu'elle tient son nom.

L'affaire était intéressante et le Manchot référa son client à Louis Landry.

Ce dernier étudia longuement les plans que l'on avait préparés.

La pierre serait exposée sur une table recouverte d'un coussin de velours. Une énorme cloche de verre couvrirait la pierre. Personne ne pourrait y toucher.

– Il y aura des câbles tout autour. Si quelqu'un touche à la cloche de verre, aussitôt, le système d'alarme se déclenchera. Ce n'est pas tout, le soir lorsque les curieux seront tous sortis, nous fermerons à clef la seule porte de l'appartement dans lequel se trouvera la fameuse pierre. Cette pièce n'a aucune fenêtre. Tous les murs sont faits de verre. Il y aura un système d'alarme spécial. Même les gardes ne pourront pénétrer dans la pièce lorsque le système sera mis en marche. Donc, il y a double dispositif de sécurité. Non seulement on ne peut toucher, soulever ou

enlever la cloche de verre mais, le soir, personne ne pourra pénétrer dans l'appartement sans que la sirène d'alarme retentisse. Si l'alarme sonne le soir, immédiatement, toutes les portes de la bâtisse se verrouilleront automatiquement. Les policiers accourront aussitôt puisque l'alarme est reliée au poste de police le plus près en même temps qu'il l'est à tout l'édifice. Seul, le garde posté à l'intérieur pourra ouvrir aux policiers. Comme vous voyez, toutes nos précautions sont prises. Jamais on ne pourra subtiliser cette pierre.

Victor Simon expliqua que la compagnie d'assurances avait procédé elle-même à l'installation du système d'alarme.

– Trois de vos gardes seront en fonction devant la porte d'entrée de la salle A, là où se trouvera la pierre. Ils devront uniquement surveiller l'appartement et ne pas s'occuper du public. Le soir, un gardien restera à son poste, près de la porte de la fameuse pièce. Il n'aura qu'à monter la garde, tout simplement.

Pour Landry, c'était un travail facile. Ça lui permettait d'engager une douzaine d'hommes et,

de plus, ça devait rapporter une somme intéressante à l'Agence.

Le lendemain, il demandait à Beaulieu de choisir son équipe.

Bientôt, ce dernier lui soumit la liste.

– J'ai pensé à engager le capitaine Belhumeur, même s'il est l'un des plus âgés de nos surnuméraires. Je le ferai travailler de nuit. Il m'a dit qu'il adorait ça. Ce n'est pas fatigant. Il n'a qu'à monter la garde devant la porte vitrée.

Évidemment, Bibeault accepta.

– De minuit à huit heures, ça me convient parfaitement. Je n'ai jamais sommeil et j'ai un truc extraordinaire pour passer le temps.

– Lequel ?

– Je me raconte des histoires.

Et en se mettant à rire, il ajouta :

– Il y en a toujours des nouvelles que je ne sais pas. Autrement dit, j'en conte une, puis je me relance. J'accepte, mais à une condition, je veux qu'on m'installe une chaise berçante près de cette

porte.

– Pourquoi ?

– J'ai besoin d'exercice.

Les journaux annoncèrent la fameuse exposition à grand renfort de publicité. Évidemment, on parlait surtout de la fameuse pierre, le Radijah. On invitait le public à venir admirer ce joyau incomparable. Mais en réalité, les joailliers comptaient surtout intéresser le public dans l'achat de bijoux aux formes révolutionnaires. Les artisans avaient fait preuve de beaucoup d'ingéniosité.

Enfin, on comptait démontrer au public que l'achat d'un bijou de valeur était l'un des meilleurs placements.

L'exposition devait durer une semaine. Elle débutait le dimanche midi et se terminait le samedi soir. Cependant, les gardes qui devaient surveiller le bijou devaient rester en poste jusqu'au lundi suivant alors que la compagnie d'assurances viendrait prendre possession du fameux Radijah.

Le samedi devait être la dernière journée de travail du garde Arthur Bibeault. Il arriva à la salle d'exposition vers onze heures du soir. Ce fut un de ses collègues, Lucien Bouvier qui vint lui ouvrir.

– Tu entres tôt, ce soir.

– J'ai regardé le hockey à la télé, puis j'ai pensé que tu aimerais terminer ta journée plus tôt. Demain, c'est toi qui fais le chiffre de nuit.

– Je sais, je te remercie, Arthur, t'es bien chic. Bibeault se prépara à prendre son poste.

– Habille-toi chaudement, c'est pas chaud. Moi, pour me réchauffer, j'ai couru presque un mille pour me rendre ici.

– T'es sérieux ?

– Certainement, je veux garder ma forme. Et puis, j'ai épargné environ cinq dollars.

– Comment ça ?

– J'ai couru derrière un taxi !

Et le gros homme se mit à rire.

Comme Bouvier se préparait à partir, le

colosse l'appela.

– Lucien, sois prudent, les trottoirs sont de glace vive. Au fait, tu sais la différence entre un trottoir glissant et une cigarette ?...

L'autre haussa les épaules.

– Toi et tes questions idiotes !

– La sais-tu, la différence ?

– Entre une cigarette et un trottoir glissant ?

Non, je l'ignore.

– Dans ce cas, tu cours de grosses chances de te casser la gueule !

Et le gros homme d'éclater de rire à nouveau tout en allant prendre place dans son fauteuil. Il avait apporté avec lui un poste de radio et il passait une partie de la nuit à écouter la musique, un de ses passe-temps favoris.

Il prit place dans son fauteuil, après avoir vérifié si la porte vitrée était bien fermée. Une lumière éclairait le fameux diamant qui brillait de tous ses feux sous la cloche de verre. « Dire que cette pierre vaut plusieurs millions de dollars, qu'elle est là, près de moi et que je ne peux même

pas y toucher. »

Vers une heure du matin, il ouvrit sa boîte à lunch et sortit les deux sandwiches qu'il avait fait préparer, comme à tous les soirs, au restaurant situé à deux pas de chez lui. Il mangea, puis marcha de long en large, durant plusieurs minutes, pour se délier les muscles. À deux heures, il prit place dans son fauteuil. Il avait sommeil et même la plus belle des musiques ne semblait pas pouvoir le tenir éveillé.

Soudain, il sursauta. Il lui avait semblé entendre un bruit de cloche. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. « Presque trois heures, j'ai dû dormir. »

Une sonnerie se fit entendre. Oui, c'était ça qui l'avait éveillé, ça venait d'assez loin.

– C'est tout au fond, dans le bureau du patron, je crois.

Il courut le plus rapidement possible jusqu'au bureau. « C'est peut-être très important. » Heureusement, le propriétaire de la bijouterie n'avait pas fermé sa porte à clef. Le téléphone

continuait de sonner. Rapidement, Arthur décrocha le récepteur.

– Allô !

– J’aimerais parler à Gerry, fit une voix grave, une voix de femme, une voix chaude et douce comme du velours.

– C’est bien regrettable, ma petite demoiselle, mais vous vous êtes trompé de numéro. À quel Gerry voulez-vous parler ?

– Gerry Ravel. Je reconnais ta belle voix, Gerry, c’est toi n’est-ce pas ? Nous nous sommes rencontrés il y a trois jours. Ne me dis pas que tu m’as oubliée après les heures que nous avons passées ensemble.

– Vous savez, j’aimerais beaucoup être ce Gerry, mais vous téléphonez actuellement à la bijouterie Simon où il n’y a pas de Gerry.

Lentement, le colosse avait fait le tour du bureau et s’était assis dans la chaise du grand patron. La fille semblait vouloir causer et, pour lui, c’était une chance unique de passer le temps.

– Oh, je m’excuse, il est trois heures du matin,



J'ai sûrement dû vous réveiller.

– Ce n'est pas grave. De toute façon, je devais me lever pour répondre au téléphone.

Puis, après avoir ri pendant quelques secondes, il demanda :

– Comment vous appelez-vous ?

– Gigi ! J'ignorais que les bijoutiers travaillaient aussi tard.

– Je suis garde de sécurité.

La fille s'écria :

– C'est vrai ? Dans ce cas, vous devez être grand et fort. J'adore les hommes qui sont bien bâtis.

– Oh, je ne suis pas un don Juan, vous savez. Je ne suis pas très jeune, sûrement trop vieux pour vous. J'ai soixante ans !

Gigi murmura :

– Soixante ans ! C'est merveilleux, parlez-moi des hommes d'expérience. Je déteste ces hommes qui, en amour, ne pensent qu'à eux. J'ai déjà eu des amants de votre âge et ils sont merveilleux.

Ils prennent le temps de me caresser, de me faire frissonner des pieds à la tête. Tenez, il y a quelques semaines, un gentil monsieur m'a avoué qu'il était impuissant. Eh bien, je ne mis pas grand temps à lui prouver qu'il se trompait. Il a passé des heures merveilleuses entre mes bras. Lui, qui prétendait ne rien valoir, eh bien, il a fait l'amour quatre fois durant la même nuit. Comment t'appelles-tu ?

Bibeault se mit à rire.

– J'ai un prénom pas du tout romantique, Arthur !

Elle soupira :

– Arthur, le même prénom que l'homme que j'ai le plus aimé. Moi, j'ai vingt-six ans. J'ai travaillé comme modèle et comme mannequin. J'ai également posé pour des revues pornographiques. Les photographes disent tous que je possède les plus beaux seins qui puissent exister.

Le capitaine Belhumeur n'en croyait pas ses oreilles. Cette fille devait sûrement avoir bu pour

parler de cette façon.

– Malheureusement, j'ai de la difficulté à garder mes emplois, continua la fille de sa voix tentatrice. Vois-tu, j'adore faire l'amour et, quand un homme me plaît, je le lui laisse savoir... et ça ne fait pas toujours plaisir.

– Surtout quand l'homme est marié, pas vrai ?

– Toi, tu es marié ?

– Non, veuf !

– Comme ce doit être épouvantable de toujours vivre seul. Ce soir, je n'avais pas sommeil, il me fallait parler à quelqu'un et j'ai songé à ce Gerry, mais je ne regrette pas de m'être trompée de numéro. Présentement, je suis étendue sur mon lit, entièrement nue. Tu as déjà fait l'amour par téléphone ?

Arthur se mit à rire :

– Non, j'suis trop gros pour passer dans les fils.

– Je ne plaisante pas, c'est merveilleux. Fais comme moi, chéri, ferme tes yeux. Imagine-toi que je suis près de toi. Tiens, on dirait que je sens

déjà une de tes mains qui caresse mon sein... oh, tu viens de frôler ma cuisse... ah, tu me fais frissonner... ne bouge pas chéri..., laisse-moi embrasser tout ton corps...

Le gros policier commençait à avoir chaud. La fille poussait des gémissements, des soupirs langoureux. Bibeault se laissait prendre au jeu. Il avait fermé les yeux et écoutait cette voix, douce comme une caresse.

Les propos de la fille devenaient de plus en plus osés. Jamais dans sa carrière, il n'avait connu une telle expérience. Maintenant, les sueurs perlaient sur son front. Comme il aurait aimé être auprès de cette fille.

– Dis-moi, chéri, tu sens mes caresses, n'est-ce pas ?

– C'est tout comme, murmura Bibeault.

– Tu es sûrement un amoureux sensationnel. Oh que c'est bon ! Je t'en supplie, n'arrête pas.

« Elle est folle », songea Bibeault.

Il n'entendait plus que des gémissements, mêlés de petits cris, de soupirs. Et cette comédie

durait depuis plus de quinze minutes. Soudain le capitaine Belhumeur se sentit ridicule d'écouter les propos de cette malade qui lui faisait perdre complètement la tête. Il décida de couper court à la conversation et déposa le récepteur.

Il resta un bon moment, renversé en arrière dans le fauteuil pivotant, cherchant à reprendre ses esprits.

« S'il avait fallu que des camarades m'aperçoivent, j'aurais fait rire de moi toute ma vie. Je conteraïis ça à quelqu'un et on ne me croirait pas. »

Il craignait d'entendre à nouveau la sonnerie. Mais la fille avait sans doute dit vrai, elle avait dû se tromper de numéro et ne pouvait plus le rejoindre. Il se leva enfin, se rendit à la salle de toilette, attenante au bureau du grand patron, se rafraîchit la figure avec de l'eau froide puis, calmé, il décida de retourner à son poste. Sa montre marquait trois heures et vingt-sept minutes exactement.

Comme il le faisait des centaines de fois durant la nuit, il jeta un coup d'œil par la porte

vitree. La cloche de verre était toujours là, au centre de la pièce, éclairée par le réflecteur de couleur orangée.

– Je dois rêver... ça ne se peut pas, ce n'est pas possible !

Il n'y avait plus de coussin de velours, plus d'écrin et de diamant unique, le Radijah, était disparu. Des criminels avaient réussi l'exploit incroyable : dérober le diamant.

« Je vais devenir fou, ça ne se peut pas. Tout est protégé, personne ne peut toucher à la cloche, la soulever..., personne ne peut pénétrer dans cette pièce... et pourtant, il n'est plus là... il a disparu. Mais bon Dieu, les fantômes, les êtres invisibles, ça n'existe pas. »

Maintenant, il se sentait tout étourdi et il avait sommeil à nouveau lui qui, ordinairement, ne s'endormait jamais. Il cherchait à analyser la situation mais il s'en sentait incapable.

Il se souvint qu'après avoir mangé, il avait dormi pendant plus d'une heure, puis il y avait eu l'appel de la fille qui l'avait retenu hors de son

poste pendant de longues minutes.

« Se pourrait-il que tout ça ait été préparé à l'avance ? Si je conte ce qui s'est passé, jamais on ne voudra me croire. »

Il songea à ses nombreuses dettes, aux sommes qu'il devait et qui avaient hypothéqué tout son avenir.

« On dira que j'ai trouvé un truc pour voler le diamant, que je me suis préparé durant toute la semaine, on croira que j'ai réussi l'impossible et que j'ai vendu cette pièce unique sur le marché noir... »

Le capitaine Belhumeur n'avait pas du tout le cœur à rire !

### III

#### *Arrestation*

Pendant quelques secondes, Arthur Bibeault songea à quitter la bijouterie, à se sauver le plus loin possible, mais il se ravisa.

« Je suis ridicule ! Ce serait m'avouer coupable. Et puis, ce diamant ne peut être disparu, c'est impossible. Il y a quelque chose que je ne peux m'expliquer. Cependant, personne n'a pu entrer dans la boutique, encore moins dans cette pièce. »

Néanmoins, même s'il cherchait à s'en persuader, il n'en était pas si sûr. Pendant qu'il était dans le bureau du patron, il ne pouvait voir la pièce vitrée où se trouvait le Radijah.

Après avoir analysé la situation, il comprit vite qu'il n'avait que trois choses à faire : téléphoner



à Louis Landry, déclencher l'alarme et demander l'aide de la police...

« Ou bien faire venir monsieur Simon. Peut-être qu'il pourra m'expliquer ce qui s'est passé. Nous avons tous reçu l'ordre de le prévenir d'abord si quelque chose arrivait. »

Oui, c'était la meilleure solution. Avant de mettre tout le monde au courant de la situation, il devait parler au grand patron. Il retourna donc dans le bureau, sortit de son porte-monnaie une petite carte sur laquelle étaient inscrits trois numéros de téléphone. Celui de Louis Landry, celui de la compagnie d'assurances et enfin, le numéro de Victor Simon. Ce fut ce dernier qu'il composa.

Le téléphone sonna à quatre reprises. Ce fut une voix éraillée qui répondit à l'autre bout du fil.

– Allô !

– Monsieur Victor Simon ?

– Oui, c'est moi.

– Ici Arthur Bibeault, le garde de nuit de la bijouterie.

Ces quelques mots réussirent à réveiller complètement le joaillier. Il se mit à crier.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Il s'est passé quelque chose ? Mais parlez !

– Je ne peux rien vous dire au téléphone. Mais il y a un mystère... enfin, il est probable que vous pourrez tout m'expliquer... Pouvez-vous venir immédiatement ?

– Écoutez, Bibeault, je veux tout savoir. Il y a eu un incendie ? On a fait sauter la bijouterie à la dynamite ? Je veux tout savoir.

Bibeault tenta de le calmer.

– Mais non, mais non, personne n'est entré, il n'y a pas eu de feu... mais..., enfin... je vous jure que tout est en place, la cloche, le système d'alarme, la porte vitrée est toujours bien fermée...

– Alors, pourquoi m'appellez-vous en pleine nuit ?

– Le Radijah a disparu !

– Quoi ?

Simon avait poussé un véritable cri de mort. Il y eut un très long silence.

Bibeault entendait respirer difficilement le joaillier au bout du fil. Enfin, il réussit à demander :

– C'est une blague, n'est-ce pas ?

– Pas du tout.

– La police est là ? Comment se fait-il que le système d'alarme ne se soit pas déclenché dans mon appartement ?

– Je vous l'ai dit, le système d'alarme n'a pas fonctionné. Les policiers ne sont pas ici. Vous êtes le premier que je préviens...

– N'appellez personne, je me rends tout de suite à la bijouterie. Vous viendrez m'ouvrir. Ne bougez pas avant mon arrivée. Restez en fonction à votre poste. Cherchez à comprendre ce qui s'est passé.

– Entendu.

Bibeault raccrocha et retourna près de la porte vitrée. Mais il avait beau regarder à l'intérieur, sous la cloche, il ne voyait plus le coussin, pas

d'écrin et surtout pas de pierre.

« Si j'essayais d'ouvrir, je verrais bien si le système d'alarme est toujours branché. »

Mais il changea d'idée, préférant attendre l'arrivée du joaillier.

« Il ne tardera sûrement pas. »

Mais ce n'est que trente minutes plus tard que Bibeault entendit sonner à la grande porte. Il alla appuyer sur un bouton, coupant le système d'alarme de la porte d'entrée seulement.

Un homme dans la cinquantaine et un autre qui avait à peine trente ans attendaient à l'extérieur.

Sitôt que le colosse eut ouvert, le plus vieux des deux entra précipitamment en disant : « Je suis Victor Simon. Je n'ai pas voulu venir seul, c'est plus prudent. Voici Grégoire Latour de la compagnie d'assurances. Je ne prends aucun risque, chaque geste que je poserai sera surveillé par monsieur Latour. Il m'a affirmé que le système d'alarme n'avait pas sonné au bureau de sa compagnie. »

Bibeault les précéda jusqu'à la porte vitrée. Simon et Latour n'en croyaient pas leurs yeux.

– Que s'est-il passé exactement ? Êtes-vous toujours demeuré à votre poste ? demanda Latour.

– Oui et non.

Simon ragea :

– Je paie la forte somme pour que vous demeuriez, toute la nuit, assis ici dans votre fauteuil. Vous ne devez bouger sous aucun prétexte. Où êtes-vous allé ?

Bibeault allait parler de l'incident du téléphone, mais sans ajouter de détails. Mais il comprit que Simon lui en voudrait d'avoir délaissé son poste et surtout d'avoir pénétré dans son bureau privé.

– Je ne suis pas un surhomme. Il est normal qu'après deux ou trois heures de garde, je sente le besoin d'aller à la salle de toilette. Vous n'allez quand même pas me reprocher ça ?

Latour demanda :

– Combien de temps avez-vous été absent ?

– Est-ce que vous vous minutez, vous, quand vous allez à la toilette ? Pas moi. J’ai peut-être été absent cinq minutes, peut-être dix, mais pas plus. C’est en revenant que je me suis brusquement aperçu de la disparition du diamant. Alors, avant de sonner l’alarme, j’ai pensé à vous appeler.

– Vous avez bien fait.

Simon semblait vouloir prendre la situation en main.

– Votre nom déjà ?

– Bibeault, Arthur Bibeault !

– Vous allez inspecter chacune des pièces de la bijouterie. Descendez à l’étage inférieur et montez même sur le toit. Vous êtes armé ?

– Évidemment.

– Tenez votre arme à la main. Il y a peut-être quelqu’un qui s’est caché dans la bâtisse.

Déjà, Simon semblait avoir trouvé la solution de cette troublante énigme :

– Quelqu’un a sans doute réussi à se cacher

juste avant la fermeture de la bijouterie. Une chose est certaine, il n'a pu entrer ni sortir. Comment s'y est-il pris pour subtiliser le bijou ? Ça, c'est une autre paire de manches. Nous allons tenter de comprendre. Vous, Latour, vous surveillerez chacun de mes gestes. Premièrement, téléphonez à votre compagnie d'assurances, dites que vous êtes ici et qu'on ne se surprenne pas si on débranche tout le système. Moi, je préviendrai les policiers.

Et se tournant vers Bibeault, il expliqua :

– Si quelqu'un décide de débrancher le système sans prévenir, un voyant rouge s'allume au poste de police, dans les bureaux de la compagnie d'assurances et chez moi. C'est tout comme si l'alarme sonnait. Si on ne les avertis pas, les policiers seront ici en moins de deux. Latour et moi irons inspecter la fameuse cloche. Commencez la ronde que je vous ai demandée.

Bibeault prit son temps, inspecta chaque coin de la bâtisse, pénétra dans toutes les salles, grimpa sur le toit et examina l'étage inférieur. Mais tout était en ordre et il était persuadé que

personne n'était caché dans les locaux.

Lorsqu'il revint dans l'immense hall, la porte vitrée de l'appartement dans lequel avait été exposé le Radijah était ouverte.

– Puis-je entrer dans la pièce ? demanda le garde.

– Oui, répondit Simon. Nous avons soulevé la cloche, nous avons regardé en dessous. Aucune erreur possible, le diamant a disparu !

Latour ajouta :

– J'ai examiné le sol et le plafond. Aucune marque, rien, absolument rien. Le bijoutier ajouta à son tour !

– La porte vitrée n'avait pas été ouverte. Latour l'a constaté. Non, c'est à n'y rien comprendre. Vous seul devez avoir réponse à ce mystère, Bibeault. Avez-vous découvert quelque chose, lors de votre inspection ?

– Absolument rien. Tout est en ordre, personne n'est entré dans la bâtisse.

Le bijoutier s'approcha du garde :



– Vous avez fait partie de la police officielle durant plusieurs années, n'est-ce pas ?

– Vingt-cinq ans, oui.

– Vous avez dû avoir à résoudre bien des mystères. Vous devez avoir votre petite idée sur ce qui s'est passé ?

– Pas la moindre, répondit Bibeault.

– Ça fait tout près d'une semaine que vous passez la nuit, seul, ici, vous avez eu tout le temps voulu pour étudier notre système et trouver un moyen de le neutraliser.

Le gros policier devint cramoisi.

– Vous n'allez pas m'accuser de...

Le bijoutier commençait à élever la voix :

– Vous venez d'admettre que personne ne s'est caché dans mon établissement. Si vous avez trouvé un moyen de neutraliser le système, avec l'aide d'experts en électronique, vous avez pu leur ouvrir la porte, comme vous avez fait avec moi, tantôt, et leur remettre le diamant...

Bibeault ricana :

– Un diamant d’une telle taille, ça se vend tellement, il n’y a pas à dire.

– Un diamant, ça peut se tailler, ça peut se vendre par petites pierres. Vous ne m’apprendrez quand même pas mon métier.

Bibeault en avait assez.

– Je vous demande de prévenir immédiatement la police. Je veux également que vous appeliez Louis Landry qui est en charge du service de sécurité de l’Agence. Je ne répondrai plus à une seule de vos questions.

Le bijoutier s’empressa de répliquer.

– Ne craignez rien, Latour va se charger de prévenir les policiers. Quant à votre agence, ce n’est pas un subalterne que je veux voir arriver ici, mais le Manchot lui-même. C’est lui, le directeur de l’Agence, non ?

Latour s’approcha de Bibeault et demanda d’une voix beaucoup plus calme que celle du bijoutier :

– J’aimerais que vous me montriez vos papiers d’identité. Donnez-moi également votre adresse,

le nom de votre gérant de banque et je vous demanderais de me signer une autorisation pour que...

Mais le gros homme l'interrompit :

– Un instant, je ne permettrai pas que vous fouilliez dans mes choses personnelles.

Le bijoutier ricana :

– Quand on n'a rien à cacher, on ne s'objecte pas à une telle demande. Par contre, si monsieur Latour découvrait, par hasard, que vous êtes coustu de dettes, ça pourrait expliquer bien des choses.

Bibeault comprit qu'il était cerné. Le bijoutier avait déjà dû prendre des renseignements sur chacun des gardes de l'Agence. Il chercha à détourner la conversation.

– Si vous me soupçonnez, faites-moi arrêter, mais je vous préviens, monsieur Simon, on n'accuse pas un innocent sans preuve. Ça pourrait vous coûter très cher. Je vous demande de faire venir Robert Dumont immédiatement. C'est à lui et à lui seul que je parlerai.

Le bijoutier prit l'enquêteur de la compagnie d'assurances à part et tous les deux échangèrent quelques propos.

– Je m'en occupe immédiatement, fit Latour. Je me rends au poste, je raconte ce qui s'est passé. Je ne veux pas qu'on alerte tout le quartier et surtout, il ne faut pas que la presse parle de cette affaire, du moins pas tout de suite.

– Quant à vous, monsieur Bibeault, fit le bijoutier, je ne vous perds pas de vue. Monsieur Latour, voulez-vous le désarmer avant de quitter la bijouterie. Remettez-moi son arme. Je préfère prendre mes précautions.

Latour enleva l'arme du garde et la remit au bijoutier. Lorsque Latour fut parti, Simon ordonna au garde :

– Venez avec moi, dans mon bureau. Vous allez téléphoner à votre patron.

Le bijoutier s'arrêta net, dans la porte du bureau.

– Vous avez déplacé quelque chose, ici ? Vous avez fouillé mon bureau ?

– Évidemment, vous m’avez dit de regarder partout, mais je n’ai rien déplacé.

– Je pousse toujours mon fauteuil sous mon bureau. Et puis, le téléphone est toujours là sur le coin, comment se fait-il qu’il soit au centre ?

Bibeault avait oublié ces petits détails.

– Je suis arrivé à onze heures, ce soir, au lieu de minuit. Comme j’étais bien avant mon heure de travail, je me suis permis de faire un appel à un ami en me servant du téléphone de votre bureau. C’est le plus rapproché du grand hall.

Simon sembla accepter l’explication du garde, du moins pour l’instant.

– Appelez Robert Dumont et demandez-lui de venir immédiatement. Je paie le gros prix pour un service de sécurité qui n’a pas fait son travail et...

– C’est Louis Landry que je vais rejoindre.

Le bijoutier cria :

– Je ne veux pas avoir affaire à un subalterne, vous ne comprenez donc rien ?

– Personne ne possède le numéro de téléphone

personnel de Robert Dumont. Landry est un de ses bras droits, il est possible qu'il sache comment l'atteindre. Vous oubliez que nous sommes en pleine nuit.

– Je ne l'oublie aucunement.

Et pendant que le gros homme téléphonait à son supérieur, le bijoutier déclara d'un air sévère :

– Vous faites mieux d'avoir de bonnes explications à donner aux policiers, mon ami, autrement, j'exigerai qu'on vous arrête, vous entendez ?

Bibeault devinait que le joaillier ne savait plus ce qu'il disait. La perte de son diamant l'avait rendu presque fou. Landry dormait paisiblement lorsque Bibeault le réveilla. On imagine la surprise de l'ex-détective quand son employé lui apprit la nouvelle.

– Laissez-moi lui parler, cria le joaillier.

Et il arracha littéralement le récepteur des mains de Bibeault.

– Écoutez, je suis Victor Simon, je veux que

Robert Dumont, le Manchot vienne ici immédiatement, vous entendez ? C'est lui qui a signé le contrat. C'est à lui seul que je veux m'adresser. Arrangez-vous pour le rejoindre, un point c'est tout. Je l'attends et le plus tôt possible.

Sans même que Landry puisse répondre, le joaillier raccrocha. Simon s'était assis dans son fauteuil. Bibeault était debout devant le bureau. Le bijoutier, revolver au poing, le surveillait comme s'il avait été un dangereux criminel. Soudain, les deux hommes sursautèrent lorsque le téléphone sonna.. Ce fut le bijoutier qui décrocha.

– Allô !

– Ici Robert Dumont, qui est à l'appareil ?

– Victor Simon, le bijoutier. Tenez-vous bien, monsieur le Manchot. Le Radijah a disparu. On m'a volé mon diamant et sous les yeux de votre garde de sécurité. Il n'y a pas à dire, comme protection, on ne peut demander mieux.

D'une voix très calme, le Manchot demanda :

– Pouvez-vous me passer l'homme qui était de garde ?

– Je préfère que vous veniez ici, tout de suite, Dumont. La police ne saurait tarder et si vous voulez vous éviter des tas d’ennuis...

– Je vous ai dit que je voulais parler à mon garde de sécurité. C’est clair ?

– Un instant.

Simon poussa le récepteur en direction de Bibeault.

– Faites vite, la police ne tardera sûrement pas.

Le Manchot demanda aussitôt :

– J’ai oublié de demander à Landry qui était de garde...

– Je suis Arthur Bibeault, monsieur Dumont. J’ai commencé mon travail à minuit. Je suis allé à la salle de toilette durant quelques minutes et c’est en revenant que je me suis rendu compte que le diamant était disparu. Je vous jure que je n’ai pas du tout manqué à mon devoir. Il est impossible d’expliquer ce qui s’est passé.

Le Manchot demanda :

– Vous accuse-t-on de négligence ?



– Non, pas encore, mais j’ai l’impression que ce sera pire que ça tantôt, à moins que vous ne puissiez percer ce mystère.

Robert Dumont déclara :

– Je finis de m’habiller, je passe chercher Louis et je serai à la bijouterie dans moins de trente minutes.

– Je vous attends.

Une quinzaine de minutes plus tard, on sonnait à la grande porte de la bijouterie. Simon obligea Bibeault à le précéder et il alla ouvrir. Trois hommes en civil entrèrent ; c’étaient des détectives de la Communauté urbaine de Montréal.

– Monsieur Latour de la compagnie d’assurances nous a appris que vous aviez été victime d’un vol ?

– Et comment, fit le bijoutier. Une pierre qui vaut plus de cinq millions de dollars a disparu.

Un des détectives s’avança :

– Je sais, j’ai vu cette pierre. J’ai vérifié votre système d’alarme, tout juste avant l’exposition.

Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ?

Bibeault donna alors sa version des événements.

Le plus vieux des détectives s'adressa au garde de sécurité :

– Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, Bibeault. Je suis le lieutenant Beaudry, je suis maintenant en charge de l'escouade des fraudes et des vols.

– Oui, je me rappelle de vous.

– On vous surnommait capitaine Belhumeur, c'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Oui.

Le bijoutier intervint aussitôt :

– Lieutenant, je veux que vous arrêtiez cet homme, vous entendez ? Il était seul ici lorsque le diamant a été volé. C'est lui qui a organisé le complot. Il nous a sûrement menti. Même si c'est un ami, vous devez faire votre devoir. Mais, calmement, Beaudry répliqua :

– On n'accuse pas un homme de vol sans

aucune preuve, monsieur le bijoutier. Si je crois monsieur Bibeault coupable, je n'hésiterai pas à le faire mettre sous les verrous. Mais jusqu'ici, il vous a raconté sa version des faits. Vous ne pouvez le démentir et expliquer comment il aurait pu s'y prendre pour subtiliser un diamant de cette taille.

À ce moment-là, le téléphone sonna dans le bureau de Simon. Ce fut l'un des détectives qui répondit. Quelques secondes plus tard, il parut dans la porte.

– Arthur, c'est vous ? fit-il en s'adressant à Bibeault.

– Oui, pourquoi ?

– On vous demande au téléphone, une fille. Elle a dit avoir eu de la difficulté à vous retracer, pourtant, elle semble bien vous connaître puisque cette nuit, elle dit avoir fait l'amour avec vous.

Simon poussa un cri :

– Quoi ?

Bibeault était devenu très pâle.

– Il doit y avoir erreur, bégaya-t-il.

– Mais non, elle dit se nommer Gigi et elle a demandé si elle était bien à la bijouterie Simon. Enfin, elle a ajouté qu'Arthur, c'était le garde de sécurité.

Beaudry se tourna vers Bibeault.

– Vous devriez prendre cet appel et clarifier la situation.

Bibeault, très lentement, se dirigea vers le bureau du patron de la bijouterie. Il entendit Beaudry demander à Simon :

– Y a-t-il possibilité d'écouter la conversation ?

– Oui, si la fille n'a pas appelé sur mon appareil privé, venez avec moi.

Arthur Bibeault était rendu au bureau de Simon. Il prit le récepteur que le détective avait posé sur le bureau. C'est d'une voix troublée par l'émotion qu'il murmura :

– Allô !

Mais à sa grande surprise, il ne perçut que la tonalité de l'écouteur téléphonique. À l'autre bout du fil, la fille avait raccroché. Bibeault se

laissa tomber dans le fauteuil du joaillier et se prit la tête à deux mains. Ce fut la voix du lieutenant Beaudry qui le tira de sa torpeur.

– Bibeault !

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous me placez dans une situation délicate.

Il y a eu un vol important cette nuit. Vous avez dit que vous n'aviez pas bougé d'ici et voilà qu'une fille vient d'affirmer avoir fait l'amour avec vous. Enfin, nous savons que vous avez des ennuis financiers et que...

Bibeault sursauta :

– Ce fut Simon qui répondit :

– Quand on a en sa possession un objet qui vaut des millions, on prend des renseignements sur chacun des hommes qu'on engage. C'est ce que j'ai fait. Mais votre patron, monsieur Landry, m'a assuré que vous étiez honnête. Votre passé est sans tache..., mais tout homme se laisse tenter.

Beaudry semblait vouloir venir en aide au gros policier.

– Allons, Bibeault, si vous avez commis une

bêtise, si vous avez fait entrer une fille dans cette bijouterie, aussi bien tout avouer. Ça ne veut pas dire que vous êtes un voleur.

Le gros homme gardait toujours le silence.

Le lieutenant fit alors signe à l'un de ses adjoints.

– Lisez-lui ses droits, puis conduisez-le au poste. Nous continuerons son interrogatoire plus tard, dans la matinée.

Cette fois, Bibeault protesta :

– Vous n'allez pas m'arrêter ?

– Il le faut, à moins que vous puissiez nous expliquer votre conduite.

Le gros policier murmura :

– Inutile, vous ne me croiriez pas !

En effet, on se moquerait sûrement de lui s'il avait s'être amusé pendant plusieurs minutes à faire l'amour, par téléphone, avec une fille qui lui était totalement inconnue.

– Attendez au moins l'arrivée de Landry ou du Manchot.

Mais Simon, le bijoutier, insistait.

– J'exige que cet homme soit mis sous les verrous immédiatement. Il a sûrement des complices et si vous retardez son arrestation, vous ne ferez que l'aider.

Beaudry enfin, ordonna :

– Emmenez-le !

Puis, comme pour s'excuser, il déclara à Bibeault :

– Au poste, vous serez mieux qu'ici. Nous avons beaucoup à faire, Bibeault. Il vous faut vous reposer. Peut-être que, d'ici quelques heures, nous verrons un peu plus clair dans toute cette affaire.

Et quelques instants plus tard, une voiture emmenant le « capitaine Belhumeur » quittait la bijouterie Simon.

## IV

### *Le Manchot à la rescousse*

Un des détectives vint rapidement trouver le lieutenant Beaudry.

– Il y a des journalistes qui désirent entrer. Je ne sais comment ils ont pu l'apprendre, mais ils savent qu'il y a eu vol.

– Je m'y attendais, fit le lieutenant. Il y a toujours des indiscretions qui se commettent. Les journalistes possèdent leurs informateurs à la police ou dans les locaux des compagnies d'assurances, c'est tout à fait normal.

– Alors, qu'est-ce que je fais ?

Beaudry décida :

– Je vais leur parler. Je ne veux pas qu'ils entrent ici avant que l'on ait terminé notre travail.

– Ce sera long ? voulut savoir Simon.



– Oui, très long. J’attends l’arrivée de nombreux experts. Nous allons passer votre boutique au peigne fin.

– Comme ça, vous n’aurez sûrement pas besoin de moi ici ? questionna le joaillier.

– Écoutez, Simon, répliqua brusquement le lieutenant, vous avez dans votre boutique des pièces d’exposition que quelques-uns de vos camarades vous ont confiées. De plus, il y a votre propre marchandise...

– Justement, je voulais m’enfermer dans mon bureau, faire de nombreux appels, causer avec les membres de mon association et enfin, je serais passé chez mon médecin au tout début de l’avant-midi pour qu’il me donne quelque chose. Je tiens à peine debout, tellement j’ai les nerfs à fleur de peau.

– À cette heure, votre médecin doit dormir et vos associés également. Vous feriez mieux de ne rien précipiter. Enfin, Robert Dumont ne tardera certes pas et il voudra sans doute vous poser des questions.

– Bon, bon, je ne m'éloigne pas.

À ce moment, précis un policier parut accompagné de Grégoire Latour.

– Vous connaissez monsieur à ce qu'il paraît ? Il est représentant de la compagnie d'assurances et...

– Oui, vous pouvez le laisser entrer, fit Beaudry.

Latour déclara qu'il s'était rendu aux bureaux de sa compagnie après être allé à la police. De là, il avait rejoint un membre du bureau de direction. On imagine l'agitation que causa la nouvelle du vol.

– Ce n'est pas tous les jours que nous assurons un objet pour cinq millions de dollars. Des enquêteurs spéciaux de notre compagnie viendront, lieutenant.

Beaudry s'y attendait. Victor Simon s'était esquivé. Il s'était probablement réfugié dans son bureau et tentait de placer ses appels quand même. Le lieutenant alla causer avec les journalistes.

– Nous ne pouvons rien affirmer encore. On a tenté de voler le Radijah, mais une chose est certaine, la pierre est encore dans la bijouterie et nous allons la retrouver, ce n'est qu'une question de temps. Pour le moment, je vous demande de ne pas me poser de questions, ce serait inutile. Sitôt que j'aurai du nouveau, nous vous le laisserons savoir.

Les photographes auraient bien voulu entrer mais déjà, les experts de la police arrivaient et le lieutenant donna des ordres précis aux policiers.

– Personne ne doit pénétrer dans la bijouterie sans mon autorisation, c'est clair. Ne laissez entrer que les experts, Robert Dumont, le Manchot et les enquêteurs de la compagnie d'assurances.

Mais quelques minutes plus tard, un policier arriva au pas de course.

– Lieutenant ! Lieutenant !

Beudry manifestait des signes d'impatience.

– Seigneur, qu'est-ce qu'il y a encore ? Je n'ai jamais vu une telle confusion et nous sommes à

peine au lever du jour.

– Le bijoutier est en train de causer avec les journalistes.

– Quoi ?

Le lieutenant donna immédiatement des ordres à un détective.

– Allez le chercher et enfermez-le dans son bureau. Je ne veux pas qu'il sorte de là, c'est clair ?

Mais déjà, le mal était fait.

Les journalistes s'étaient lancés au pas de course pour transmettre la nouvelle car on voulait tenter de la publier dans la première édition des journaux du matin. Victor Simon avait appris à tous, l'arrestation d'Arthur Bibeault.

– Les policiers ignorent comment il s'y est pris pour dérober le Radijah, mais c'est le coupable, ce ne peut être autre que lui. La police l'a déjà arrêté. Quant au diamant, il doit être loin. Bibeault avait toutes les possibilités de faire pénétrer des complices à l'intérieur de la bijouterie, avait déclaré le joaillier.

C'est à cet instant précis que Robert Dumont, le Manchot, et Louis Landry, firent leur apparition. Ils ne pouvaient plus mal tomber. L'as des détectives privés était en colère.

– Qu'est-ce que j'apprends, lieutenant, vous avez fait arrêter Bibeault ? Mais c'est ridicule. Êtes-vous tous tombés sur la tête ? Vous voulez tuer cet homme à tout jamais ? Les journaux vont publier la nouvelle, vous ignorez de quelle façon le Radijah a été enlevé, vous ne l'avez pas retrouvé et pourtant, vous procédez à une arrestation ?

– Calmez-vous, Robert. Suivez-moi, nous allons prendre une de ces petites salles réservées à clientèle et nous pourrons causer sans risquer d'être dérangés.

Lorsque les trois hommes furent à l'abri de toutes oreilles indiscrètes, le lieutenant tendit la main à Dumont.

– Ça me fait plaisir de vous revoir, Bob. Et toi aussi, Louis.

Le Manchot reprit aussitôt :

– J’attends vos explications, lieutenant. C’est parce que Bibeault est à mon emploi que vous agissez de cette façon avec lui ?

Beaudry s’efforçait de garder son calme.

– C’est pour le protéger que j’ai décidé de mettre le capitaine Belhumeur à l’abri. Il y a des faits que vous ignorez, Dumont. Laissez-moi tout vous expliquer. J’espère que vous comprendrez mon point de vue.

Le lieutenant relata les événements, prenant bien soin de ne pas accuser Arthur Bibeault.

– Un fait demeure, cependant. Il était seul, ici, lorsque le vol a été commis. C’est du moins ce qu’il nous a raconté. Mais voilà, il nous a menti.

– Comment ça ?

– Tenez-vous bien, messieurs. On croit connaître un homme, mais souvent, on se trompe grandement. Savez-vous ce que notre capitaine Belhumeur faisait durant ses longues nuits de surveillance ?

Il y eut un moment de silence que ni le Manchot, ni son assistant n’osèrent troubler.

– Il a fait entrer une fille, ici, dans la bijouterie et...

Le Manchot avait poussé une exclamation.

– Vous devez vous tromper !

– Pas Bibeault, s'écria Landry.

– C'est la fille elle-même qui a avoué avoir fait l'amour avec le gardien de nuit de la bijouterie Simon. Que voulez-vous de plus ?

Le Manchot n'en croyait pas ses oreilles. Landry tentait de récupérer son sang-froid.

– Je veux parler à cette fille, fit-il.

– Nous ne savons pas qui elle est. Tout ce que nous possédons, c'est un prénom : Gigi. Elle a téléphoné, désirant parler au gardien de nuit, avec qui « elle avait fait l'amour, cette nuit ». Ce sont ses propres paroles.

Dumont sursauta :

– Allons, Beaudry, vous avez plus d'expérience que ça. Vous voyez bien que c'est un coup monté pour discréditer Bibeault ! Si cette fille disait vrai, elle aurait laissé son nom, elle

aurait donné plus de détails que ça.

Landry abondait dans le même sens que le Manchot.

– Je ne puis croire que vous attachiez autant d'importance à un appel anonyme.

Le lieutenant alors murmura :

– Si seulement Bibeault avait nié.

Le Manchot et son assistant se regardèrent. Ce fut Dumont qui bégaya :

– Le capitaine Belhumeur a admis que la fille...

– Il n'a rien admis, il a refusé de répondre à mes questions. Il a voulu parler à cette fille, mais déjà, elle avait raccroché. Mais vous auriez dû voir Bibeault, non seulement il était d'une pâleur cadavérique, mais ses mains tremblaient et il avait peine à tenir sur ses jambes.

Dumont ne voulait pas encore croire tout ce que disait Beaudry.

– Il a dû tenter d'expliquer la situation ? Vous dites qu'il n'a pas prononcé une seule parole ?



Beaudry mit la main dans sa poche et consulta son calepin dans lequel il notait tout.

– Il a déclaré qu’il vous parlerait ; que nous, jamais nous ne voudrions le croire. Mais il n’a pas nié.

– Et à cause de cet incident, probablement ridicule, fit Landry, vous arrêtez Bibeault et le traitez comme un criminel ?

Mais le lieutenant expliqua son point de vue.

– Devant l’attitude de Bibeault, Simon et le type de la compagnie d’assurances étaient prêts à l’accuser d’avoir organisé le vol. Mettez-vous à leur place. Bibeault a pratiquement admis avoir laissé pénétrer une jeune fille dans la bijouterie, du moins, il n’a pas nié les faits. Même si nous avons pris toutes les précautions nécessaires, vous connaissez les journalistes. Il y en a qui sont aux aguets dans toutes les stations. S’ils ne sont pas là en personne, ils ont des informateurs. Parfois, ce sont des policiers qui vendent des renseignements. J’étais sûr qu’ils nous tomberaient sur la tête et c’est exactement ce qui est arrivé. J’ai causé avec eux, j’ai refusé de

donner des détails, mais Simon, lui, s'est entretenu avec eux à mon insu. Maintenant, on voudrait parler à Bibeault, on veut connaître sa version des faits. Si je l'avais gardé ici, ce serait la pagaille. Croyez-moi, c'est la meilleure des solutions.

Le Manchot réfléchissait. Au bout de quelques secondes, il s'excusa auprès de Beaudry.

– Je n'aurais pas dû me laisser emporter, tantôt. Si Louis se rend à la centrale, pourra-t-il causer avec Bibeault ?

– Certainement.

Dumont se tourna vers son assistant :

– J'appelle immédiatement Michel et Candy.

Michel Beaulac et Candy « Candine » Varin étaient deux des enquêteurs spécialisés de l'agence du Manchot.

– Je vais leur demander de vous retrouver à la centrale. Vous aurez sans doute besoin d'eux pour mener les enquêtes. Il faut retrouver cette fameuse Gigi. Partez tout de suite.

– Et vous, Robert ?

– Moi, je reste ici. J’aimerais bien examiner de près cet appartement et la cloche de verre qui protégeait le bijou. Si la cloche n’a pas été soulevée, si personne ne peut avoir pénétré dans la pièce, le bijou ne peut s’être envolé. Il y a sûrement une explication. Je veux assister au travail des experts. Je sens que j’aurai des dizaines de questions à poser.

Landry partit aussitôt pour la centrale de police. Robert Dumont téléphona chez Michel Beaulac et, lorsque ce dernier fut bien réveillé, il lui ordonna de se rendre immédiatement au poste et d’y retrouver Louis Landry.

– Ne me demande pas de détails, ce serait trop long à t’expliquer. Mets-toi sous ses ordres. Ne perds pas un instant. Candy ira vous rejoindre.

Il appela ensuite sa blonde employée, mais personne ne répondit. Il laissa sonner durant deux minutes. Candy était sûrement absente, car la sonnerie l’aurait sûrement réveillée.

« Où peut-elle être à cette heure du matin ? » se demanda le Manchot.

Mais, après tout, en dehors de leurs heures de travail, ses collaborateurs étaient libres de leurs mouvements et le Manchot n'avait aucun compte à leur demander.

Le détective sortit de la pièce et se dirigea vers le grand hall. Déjà, une équipe d'hommes se trouvait dans l'appartement de verre. On examinait la fameuse cloche de verre. Les experts en empreintes digitales passaient maintenant toute la pièce au peigne fin. Le lieutenant Beaudry déclara au Manchot :

– Des spécialistes en électronique viennent d'arriver. Ils vont examiner le système d'alarme. Mais, à première vue, tout semblait fonctionner normalement.

Dumont demanda :

– Où est Victor Simon, le propriétaire de la bijouterie ?

– Enfermé dans son bureau. Je ne veux pas qu'il sorte de là. Il a déjà commis suffisamment de bêtises. Il est en compagnie d'un enquêteur de la compagnie d'assurances, un monsieur Latour.

– Est-ce que je peux leur parler ?

– Certainement. C'est le grand bureau, au fond du corridor. La porte se trouve sur votre droite immédiatement après le coin. Un policier est de faction devant le bureau. Je vais donner des ordres pour qu'il vous laisse entrer.

Lorsque le Manchot pénétra dans l'appartement réservé au propriétaire de la riche bijouterie, Victor Simon était assis derrière son bureau. Il avait l'air complètement abattu. Un homme s'avança immédiatement vers le détective.

– Vous êtes Robert Dumont, n'est-ce pas ? Mon nom est Grégoire Latour, j'enquête pour la maison qui a assuré le fameux bijou.

En entendant prononcer le nom de Dumont, Victor Simon releva la tête :

– Ah, vous voilà enfin, murmura-t-il.

Latour expliqua :

– Je l'ai obligé à prendre deux comprimés pour les nerfs. Il n'en pouvait plus. Maintenant, il a sommeil et...

– Pas du tout, je suis parfaitement éveillé. Latour, demandez aux policiers de préparer du café. Il y a tout ce qu'il faut dans la pièce adjacente, le bureau de ma secrétaire

– Je vais y voir personnellement.

Et l'enquêteur sortit de la pièce, laissant les deux hommes seuls.

– C'est terrible ce qui vient d'arriver, fit le bijoutier. Moi, j'avais complètement perdu la tête. Mais, avouez qu'il y a de quoi...

Le Manchot approcha un fauteuil du bureau, s'y assit et tira un calepin de sa poche.

– Je vais vous demander une chose, monsieur Simon. Vous allez répondre à mes questions sans donner de détails. Si j'ai besoin de précisions, je vous les demanderai. De cette façon, nous sauverons un temps précieux.

– Allez-y.

Le Manchot commença :

– Selon un renseignement que m'a donné le lieutenant, mon garde de sécurité aurait laissé entrer une jeune fille dans votre bijouterie et...

– Ne m'en parlez pas, s'écria le bijoutier en reprenant vie. C'est une conduite honteuse pour un homme qui...

D'une voix sèche qui n'admettait aucune réplique, le Manchot le coupa :

– Monsieur Simon, je vous en prie, je ne veux pas de vos commentaires. Je vous ai demandé de répondre à mes questions, un point, c'est tout. S'il vous plaît, essayez de collaborer avec moi. Dites-moi comment le garde de sécurité aurait pu faire entrer quelqu'un dans la bijouterie. Il y a un système d'alarme.

– Il y en a trois distincts : un pour la grande porte d'entrée, la porte arrière et les fenêtres, un second pour l'appartement vitré et un troisième pour la cloche en verre. Le premier système est celui que nous avons depuis quelques années. Le dernier employé à quitter l'établissement le met en marche. Quand j'arrive, le matin, je me sers d'une clef spéciale pour couper le dispositif. Par contre, si quelqu'un est à l'intérieur, qu'il y travaille très tard, il peut brancher et débrancher le système à volonté. Donc, pour laisser entrer

quelqu'un... ou quelqu'une dans la bijouterie, votre homme n'avait qu'à couper le contact. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait quand il nous a ouvert à monsieur Latour et à moi.

– Bien. Les deux autres systèmes fonctionnent de la même façon ?

– Que voulez-vous dire ?

– Une personne pouvait débrancher les systèmes de l'intérieur ?

– Oui, mais immédiatement, les policiers étaient prévenus. Un voyant lumineux rouge s'allume aussitôt au poste de police le plus près, chez moi et dans les bureaux de la compagnie d'assurances Greatworld.

– Donc, reprit le Manchot, il ne pouvait le faire ?

– Si, il le pouvait, mais immédiatement, nous aurions su qu'il avait débranché le système. Par contre si, sans débrancher le dispositif, quelqu'un avait forcé la porte de l'appartement vitré ou encore, touché à la cloche de verre, cette fois, c'est le son strident d'une sirène qui se serait fait



entendre aux mêmes endroits, et à l'intérieur de la bâtisse.

Le Manchot prenait des notes.

– Si l'électricité avait manqué ou encore, si le courant avait été coupé ?

– Ce système d'alarme électronique aurait fonctionné quand même. Il n'y avait aucun moyen de le neutraliser.

Dumont s'écria alors :

– Mais, comment expliquez-vous la disparition du Radijah ?

Le bijoutier murmura :

– Si je pouvais résoudre ce mystère, monsieur Dumont, nous tiendrions les voleurs. J'ai beau me creuser la tête, je ne trouve pas de réponse, c'est à en devenir fou.

– Et pourtant, quelqu'un a réussi à soutirer le diamant sous les yeux du garde de sécurité.

Simon eut un petit sourire moqueur :

– Sous les yeux, c'est beaucoup dire. D'abord, votre garde a admis s'être absenté pour aller à la

salle de toilette. C'est tout à fait normal. Il a dit avoir été une dizaine de minutes, absent, tout au plus. Mais voilà, on a découvert qu'une fille...

Le Manchot l'interrompt :

– Avant de discuter de cet incident, monsieur Simon, je voudrais entendre la version de mon garde de sécurité.

– Bien entendu. Mais si vous aviez vu sa réaction lorsque la fille lui a téléphoné...

Pour faire tourner la conversation, le Manchot demanda :

– Que faisiez-vous lorsque Arthur Bibeault vous a téléphoné ?

– Je dormais, c'est évident. Ma femme et mon domestique, François, pourront vous le dire.

– C'est vous qui avez téléphoné à monsieur Latour ?

À ce moment-là, la porte du bureau s'ouvrit et Latour parut avec un plateau et trois tasses de café fumant.

– On parle de moi ?

Il tendit une tasse au Manchot.

– J’ai mis un peu de lait et du sucre dans toutes les tasses, mais si vous préférez, je peux rectifier.

– Non, ça me convient, fit le détective.

Puis reprenant la conversation, Latour déclara que Simon l’avait appelé pour lui demander de l’accompagner à la bijouterie.

– J’ai reçu des amis, ce soir. Nous terminions une partie de cartes lorsque le téléphone a sonné. Vous savez, monsieur Dumont, quand on aime le jeu, les parties s’éternisent souvent jusqu’au petit matin.

Comme le Manchot ne posait pas d’autres questions, le bijoutier s’empressa de prendre la parole.

– Je tenais à me faire accompagner d’un témoin et je ne voulais pas prévenir la police immédiatement.

– Vous m’avez dit, tantôt, que vous aviez sonné à la porte. Pourtant, vous devez posséder la clef permettant d’enrayer le système d’alarme de

la porte d'entrée ? demanda le Manchot.

Le joaillier l'approuva.

– Je voulais constater si tout fonctionnait normalement. Votre garde a enlevé le signal d'alarme et nous a fait entrer.

Dumont se tourna vers Latour :

– Vous êtes enquêteur pour votre compagnie ? Depuis quand ?

– Sept ans. Mais enquêteur, c'est un titre. Mes enquêtes ordinairement se limitent à fouiller dans les comptes en banque ou encore dans le passé de nos clients. Je n'ai rien du détective privé. D'ailleurs, vous le savez, monsieur Dumont, quand une enquête demande du personnel spécialisé, il nous arrive de recourir à vos services.

– Vous avez donc accompagné monsieur Simon ici ?

– C'est exact. Lorsque le groupe de bijoutiers, l'association, a demandé une assurance de plusieurs millions de dollars, ma compagnie a décidé de prendre certaines précautions. J'étais là

quand on a installé les systèmes d'alarme supplémentaires. J'ai tout vérifié. Je croyais réellement le diamant en sécurité sous la cloche de verre. Personne ne pouvait toucher à cette cloche et personne ne l'a fait.

Dumont s'écria :

– Comment pouvez-vous l'affirmer ? Le Radijah a pourtant disparu.

– Exact, mais la cloche de verre n'a pas été touchée. Le système se serait déclenché immédiatement et je puis vous assurer que votre garde de sécurité n'avait pas enlevé le contact. D'ailleurs, s'il l'avait fait, la police, ma compagnie et monsieur Simon auraient été immédiatement prévenus.

– Avez-vous pu examiner la pièce où se trouvait le diamant depuis votre arrivée ?

– Oui. Monsieur Simon voulait tout voir de près. Nous avons prévenu ma compagnie et la police et avons coupé le contact. Nous sommes entrés dans la pièce. Absolument rien n'avait été touché. Monsieur Simon et moi avons mis des

gants, à cause des empreintes, et nous avons soulevé la cloche de verre qui repose sur une table. Elle est très lourde, cette cloche. Nous avons eu de la difficulté à la soulever de quelques pouces. J'ai examiné la table, le sol sous la table, le plafond... non, rien n'a été touché. Les deux réflecteurs de couleurs différentes, rouge et ambre, qui éclairent la fameuse cloche étaient intacts. C'est le mystère le plus profond.

Un long silence s'établit entre les trois hommes. Tous les trois en profitèrent pour avaler un peu de café et, enfin, le Manchot se retourna vers le bijoutier :

– Dites-moi, Simon, vous êtes propriétaire de cet établissement, vous avez veillé à l'installation de votre système...

– Je vous assure que je le croyais à l'abri de tout vol.

– Vous devez quand même avoir une petite idée de ce qui s'est passé. Supposons, un instant, qu'Arthur Bibeault, le garde, soit le coupable. Comment a-t-il pu s'y prendre pour subtiliser la pierre ?

Simon se leva lentement. Le Manchot lui demandait presque un témoignage d'expert.

– Je ne vois vraiment pas, je ne sais quoi vous répondre. Mais votre garde a travaillé ici, toutes les nuits, pendant cinq nuits. Il a passé quarante heures devant le Radijah, devant cette pièce, devant la cloche de verre. En vérité, je ne vois qu'une seule solution, mais je me demande si c'est possible, il faudra en parler aux experts.

– Allez-y quand même, je vous écoute.

Simon parla lentement, semblant peser chacun de ses mots.

– Je ne m'y connais aucunement en électronique.

« Le capitaine Belhumeur non plus, songea le Manchot. » Mais le détective n'osa pas émettre sa pensée à haute voix et le bijoutier continua :

– Votre garde, monsieur Bibeault, a selon moi, trouvé un moyen pour couper le contact tout en empêchant l'alarme spéciale de nous prévenir. Autrement dit, avant de couper le véritable contact, il aurait établi un second système

remplaçant le premier. Il l'aurait mis en marche. S'il a pu réussir cet exploit, le reste pour lui, fut un jeu d'enfant. Tout contact coupé, il n'avait qu'à entrer, qu'à soulever la cloche et à s'emparer du Radijah.

– Nous parlerons de tout ça aux experts, nous leur demanderons leur avis. Mais supposons un instant que tout ça soit possible, dit le Manchot, supposons que Bibeault ait réussi à neutraliser la première alarme et à la remplacer par une autre. Vous venez d'affirmer que la cloche est très pesante. Jamais il n'aurait pu la soulever seul, et le diamant, qu'en aurait-il fait ?

Le bijoutier semblait mal à l'aise :

– Je sais que vous n'aimez pas que je vous parle de cette fille, Gigi, mais à mon avis, elle est entrée dans la bijouterie. Selon le policier qui lui a parlé, elle semblait quelque peu ivre. Elle a affirmé avoir fait l'amour avec le garde. Elle ment peut-être, mais si vous aviez vu l'air coupable de votre employé...

Le Manchot chercha à interrompre le bijoutier, mais Latour fit un petit signe.



– Monsieur Dumont, je vous comprends parfaitement. Vous avez une entière confiance en vos employés. Mais je m’y connais un peu dans l’étude des physionomies. Votre homme, Bibeault, avait tout du coupable, surtout quand la fille a téléphoné.

Le Manchot soupira :

– Évidemment, s’il a fait entrer une fille ici, il a pu y admettre également des complices et leur refiler la pierre. Mais je ne veux pas le croire. Je connais Bibeault depuis des années. C’est le plus honnête de tous les policiers qui existent. Jamais on n’a pu lui reprocher quoi que ce soit !

À ce moment-là, la porte du bureau s’ouvrit et un policier en uniforme parut.

– Monsieur Dumont, on vous demande au téléphone, c’est monsieur Landry. Il est au poste.

– Je sais.

– Il a dû apprendre la nouvelle en même temps que nous.

Le Manchot demanda :

– Quelle nouvelle ?

– Comment, vous ne savez pas ? Dans ce cas, vous demanderez au lieutenant de vous expliquer.

Mais le Manchot avança la main gauche et sa prothèse se serra sur l'avant-bras du policier.

– Vous allez me dire immédiatement tout ce qui s'est passé.

Le Manchot savait que Beaudry pouvait fort bien ne pas lui apprendre toute la vérité.

– C'est que... je préférerais...

La main du Manchot se resserra sur l'avant-bras du policier et ce dernier réprima une grimace.

– Et puis, tant pis... de toute façon, l'ex-détective Landry va tout vous dire. C'est votre ami, le garde Arthur Bibeault, celui que nous avons baptisé le capitaine Belhumeur...

Le policier s'arrêta de parler.

– Eh bien quoi ? cria presque le Manchot. Allez-vous le dire, à la fin ?

– Il a réussi à assommer les deux détectives qui le conduisaient au poste et il a pris la fuite !

Le Manchot et Latour poussèrent des exclamations.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

– Arthur Bibeault a pris la fuite ?

Quant à Simon, le bijoutier, celui qui venait de se faire voler un bijou d'une valeur approximative de cinq millions de dollars, il murmura :

– J'ai toujours dit qu'il était coupable ! Quelle preuve de plus désire-t-on, maintenant ?

## V

### *Un coupable en fuite*

C'est en arrivant à la centrale de police que Louis Landry apprit la vérité.

On venait de ramener au poste la voiture qui aurait dû conduire Arthur Bibeault à la station.

Un des détectives, blessé à la tempe, avait raconté son histoire.

– Le lieutenant Beaudry voulait surtout placer l'ex-policier Bibeault en sécurité jusqu'à ce que cette affaire s'éclaircisse. C'était une arrestation... mais pour la forme seulement. Bibeault aurait dû le deviner. Nous ne lui avons pas passé les menottes. J'étais assis près de lui, à l'arrière, Roland conduisait la voiture. Soudain, le gros bonhomme s'est penché sur moi. Je n'ai pas eu le temps de faire un geste. D'un solide

coup de poing, il m'a assommé.

Roland, le conducteur, déclara :

– J'ai bien vu qu'il se passait quelque chose d'insolite. J'ai voulu tourner la tête mais déjà, Bibeault avait pu s'emparer du revolver de Pierre. Il me l'a appuyé sur la tempe, en disant : « Range ta voiture le long du trottoir. Fais ça vite. » J'ai obéi. Avant de descendre, Bibeault m'a donné un coup de crosse à la tempe et j'ai perdu connaissance. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu deux policiers penchés sur moi. Notre voiture, stationnée à un endroit inusité, avait attiré l'attention et on s'est porté à notre secours.

Landry n'avait pas d'appareil téléphonique dans sa voiture. Il allait demander à se servir d'un des appareils du poste lorsqu'il aperçut le grand Michel Beulac qui venait d'arriver.

– Qu'est-ce qui se passe ce matin ? Le patron m'a réveillé alors que je me préparais à faire l'amour avec une princesse hindoue...

Rapidement, Landry le mit au courant de ce qui s'était passé.

– Mais alors, le capitaine Belhumeur serait le coupable ?

– Non, je ne veux pas le croire, fit Landry. Il a perdu la tête, c'est clair. Mais pourquoi ? Il a dû se passer une chose que nous ignorons.

– Qu'en dit le patron ?

– J'allais justement lui téléphoner lorsque vous êtes arrivé.

Michel possédait un appareil téléphonique dans sa voiture. Landry s'en servit pour composer le numéro de la bijouterie Simon. Il demanda à parler à Robert Dumont.

– C'est de la part de Louis Landry et c'est très important.

– Nous allons le chercher.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que le Manchot ne vienne à l'appareil.

– Allô ! Louis ?

– Robert, je suis devant la centrale de police et...

– Je sais, Arthur Bibeault s'est enfui. Le gros

idiot, il a commis la pire bêtise de sa carrière.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Mais il faut le retrouver, cria le Manchot. Voyez sa fille. Vous possédez son adresse, allez chez lui, questionnez des amis. Il ne peut aller bien loin et j'ai l'impression qu'il cherchera à communiquer avec nous.

Le Manchot demanda :

– Avez-vous vu Beaulac ?

– Je suis présentement dans sa voiture.

– Dans ce cas, passez-le-moi immédiatement.

Landry tendit le récepteur à Michel.

– Tu vas aider Landry de ton mieux. Tu vas également téléphoner à Yamata et lui demander de se rendre au bureau immédiatement.

– Mais, patron, il est à peine...

– J'ai dit immédiatement, Michel. Bibeault peut chercher à nous atteindre. Enfin, tente de rejoindre Candy, elle n'est pas chez elle. Sitôt que tu l'auras trouvée, dis-lui de venir me voir à la bijouterie Simon, il se peut que j'aie besoin

d'elle.

Michel, surpris, demanda :

– Vous ne venez pas nous rejoindre ?

– Non, j'ai à peine commencé mon enquête. Je ne veux rien perdre de ce qui va se passer ici, car la clef du mystère est certainement dans cette bijouterie.

– Comptez sur nous, patron et aussitôt que nous aurons des nouvelles, nous vous les communiquerons.

Le Manchot, après avoir raccroché, se tourna vers le lieutenant Beaudry.

– Je suppose qu'on a lancé un avis de recherche contre Bibeault ?

– C'est évident. Si j'avais su qu'il réagirait de cette façon, jamais je ne l'aurais fait arrêter.

Mais Dumont avait rapidement repris son calme.

– J'ai l'impression que Bibeault va se livrer dès l'instant où il comprendra qu'il a commis une bêtise. Oublions-le pour l'instant, nous n'y



pouvons rien. Puis-je jeter un coup d'œil dans la pièce où se trouvait le Radijah ?

– Certainement.

Et le lieutenant décida d'accompagner son ex-collègue. Le Manchot s'arrêta tout d'abord dans le grand hall. Il désigna la chaise placée non loin de la porte.

– C'est là que Bibeault passait une partie de la nuit ?

– Oui, voici son appareil radio. Ce sac également lui appartient, il contenait son lunch. Ce thermos de café est complètement vide.

Le Manchot se pencha sur un cendrier.

– Pourquoi ce cendrier ? Bibeault fume-t-il ? Il aurait commencé dernièrement.

– Nous allons le savoir.

Le lieutenant donna un ordre. Bientôt, le Manchot vit s'approcher un ex-policier que Landry engageait souvent à titre de garde.

– Bonjour, monsieur Dumont. C'est moi qui étais de garde hier soir, jusqu'à minuit et je dois

l'être de minuit ce soir à lundi matin alors que la bijouterie reprendra le contrôle. Notre contrat se termine lundi.

Mais Beudry empêcha le garde de continuer à donner des tas de détails inutiles.

Le Manchot s'était penché au-dessus du cendrier examinant une sorte de suie noire. Quelque chose avait brûlé dans le cendrier, mais il ne parvenait pas à savoir quoi.

– Vous fumez ?

– Moi, oui. Je fume la cigarette ; mais j'ai nettoyé le cendrier avant de quitter mon poste, quant à Bibeault, il ne fume pas du tout.

– C'est moi qui ai mis de la cendre dans ce cendrier.

Beudry et le Manchot se retournèrent. Victor Simon, le propriétaire de la bijouterie, s'avança. Il expliqua :

– Je suis un gros fumeur de cigare. Quand je suis nerveux surtout, je fume continuellement. En causant avec Bibeault, j'ai allumé un cigare. J'ai enlevé l'enveloppe de cellophane, la bague

portant la marque de commerce et, selon une vieille habitude, j'ai mis le feu dans le cendrier. Une véritable manie.

– Robert Dumont ne put s'empêcher de sourire. Tout comme Simon, il avait exactement la même manie. La jolie Candy lui avait même fait remarquer : « Non seulement ça salit et ça colle les cendriers, mais un jour, vous mettrez le feu à la bâtisse. »

– Attendez-moi, lieutenant, je reviens dans un instant. J'ai un café dans le bureau de Simon.

Sans même frapper, il entra dans le bureau du propriétaire. Latour était seul. Le Manchot jeta un coup d'œil dans le cendrier. Il y avait de la cendre et, tout au fond, un peu de suie et une petite boule noire, soit l'enveloppe du papier, presque entièrement brûlée.

– J'aurais dû m'en douter, mon café est froid.

– Il y en a du chaud dans le bureau de la secrétaire, fit Latour, je vous sers ?

– Non, laissez, je vais en prendre. Il rejoignit le lieutenant qui l'attendait devant la porte en

verre.

– Cette porte a été examinée ?

– Oui. Les experts affirment qu'on ne l'a pas ouverte, qu'on ne l'a pas forcée. Évidemment, il y a des empreintes sur la porte...

– Pourquoi dites-vous, évidemment ?

– Vous connaissez le public, Bob, il touche à tout. Heureusement qu'un câble d'acier empêche les gens de s'approcher de la cloche.

Les deux hommes entrèrent dans la fameuse pièce. La cloche avait été déplacée. La table sur laquelle elle reposait était cependant toujours au même endroit. Un groupe d'hommes étaient en train de l'examiner.

Sans dire un seul mot, le Manchot se pencha, examina la table.

– Le plancher n'a pas bougé si c'est ce que vous regardez, Bob. D'ailleurs, dans quelques minutes, mes hommes déplaceront la table pour mieux examiner le sol, ajouta le lieutenant.

Mais Robert Dumont se mit à genoux et se pencha. Beaudry ne put s'empêcher de

demander :

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Regardez, Beaudry. Il y a un peu de poussière sur cette table, n'est-ce pas ?

– C'est exact, fit le policier au bout d'une seconde.

– Vous voyez la marque assez profonde laissée sur la table par la cloche en verre, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est nettement apparent.

– Et, un peu à l'extérieur, il y a un autre cercle. Ça paraît à peine. On dirait que quelqu'un a fait le tour de la cloche avec le bout d'un stylo, à environ un pouce à l'extérieur du premier cercle. Je me demande ce que c'est.

Le lieutenant semblait avoir réponse à tout.

– Sans doute un des experts qui a dessiné ce cercle pour bien marquer l'endroit.

– Probablement, murmura le Manchot.

Mais le détective se releva et prit des notes dans son calepin. Il s'approcha ensuite des

experts en train d'examiner la cloche de verre.

– Y a-t-il des empreintes sur la cloche ?

– Aucune, répondit un homme assez âgé. Le bijoutier et l'employé de la compagnie d'assurances ont mis des gants pour la déplacer. Personne d'autre ne semble lui avoir touché.

– Je m'excuse de vous déranger, messieurs, mais peut-être que l'un de vous pourra me donner des explications, dit le Manchot. Est-il possible, d'une façon quelconque, de substituer ce fameux système d'alarme par un autre.

L'homme aux cheveux tout blancs parut surpris par la question du Manchot.

– Que voulez-vous dire exactement ?

– Quelqu'un d'ingénieur aurait-il pu fabriquer un second système qui aurait remplacé le vôtre, c'est-à-dire, mettre ce second système en marche et couper le contact du premier. Le nouveau système d'alarme remplaçant celui que vous avez installé aurait empêché le voyant rouge de s'allumer.

– Absolument impossible, répondit l'expert. Je

pourrais vous donner des explications scientifiques et...

– C'est inutile, je vous crois sur parole, fit le Manchot légèrement déçu.

Cependant, l'expert ajouta :

– Le système installé ici est électronique. Pour empêcher l'alarme de se déclencher, il y a un bouton qui permet de couper le contact, mais comme vous l'avez dit, un voyant rouge s'allume immédiatement. Il n'y a aucun moyen d'empêcher ces indicateurs de s'allumer. Non, on ne peut avoir remplacé ce système par un autre, même en coupant complètement tout le courant électrique de l'édifice.

– Comment alors, expliquez-vous la disparition fu Radijah ?

– Pour le moment, je n'ai pas la moindre idée. Rien, absolument rien n'est défectueux.

Le détective remercia l'homme. Beaudry avait écouté cette courte conversation sans dire un seul mot.

– Tu croyais avoir trouvé quelque chose,

Bob ?

– Pas moi. Simon a soumis une idée qui ne semblait pas bête du tout, mais voilà, l'expert vient de tout démolir.

Robert Dumont leva les yeux vers le plafond. On avait fort bien décoré la salle. Deux réflecteurs étaient installés pour éclairer la cloche de verre. Des décorateurs avaient posé des draperies d'un bleu ciel au plafond. Il y avait de toutes petites lampes qui, une fois allumées, devaient produire un très bel effet.

– Je n'aime pas ça du tout.

Le lieutenant avait entendu la remarque murmurée par le Manchot.

– Qu'est-ce qu'il y a, Bob ?

– Toutes ces draperies. On aurait pu cacher n'importe quoi dans ce plafond. Qui nous dit qu'il n'y a pas une trappe, là-haut ?

– Justement, il y en a une, dit le policier. Mais si un voleur était venu par le toit, il n'aurait pu se glisser dans la pièce sans déplacer toutes ces draperies et ces petites lampes. Tu vois un voleur



tout remettre en place ? Allons, Bob, vous savez bien que c'est impossible. Ces draperies sont une protection. Elles valent bien l'installation d'un système d'alarme sur le toit. Enfin, même en se glissant dans la pièce par cette trappe, notre voleur ne pouvait soulever la cloche de verre.

Mais le Manchot poursuivait son idée.

– Un voleur arrive dans cette pièce, par le toit. Bibeault ne peut le voir. L'homme descend un câble muni d'agrafes, tu sais ces rondelles de caoutchouc qui collent au verre ? De cette façon, il peut soulever la cloche en tirant sur le câble.

Le policier s'écria :

– Mais l'expert vient de dire que personne ne pouvait déplacer la cloche.

– Par le bas, peut-être, mais moi, je parle de la soulever, par le haut.

On retourna près de l'expert. Le Manchot expliqua son idée.

– Très ingénieux, monsieur Dumont, fit l'homme avec un sourire, mais impossible. L'alarme a sonné une fois cette semaine et savez-

vous pourquoi ?

– Non.

– Un jeune idiot, un étudiant avait une branche d'arbre, fine, mince et suffisamment longue pour atteindre la cloche de verre. Il n'a fait qu'y toucher. Parlez-en à tous ceux qui étaient ici. La sirène a hurlé. Les policiers sont accourus à la vitesse de l'éclair. Je vous le répète, non seulement on ne pouvait déplacer la cloche mais on ne pouvait même pas y toucher, ni par le dessus, ni par le dessous. Voyez-vous, monsieur Dumont, notre système compliqué incluait également la table. En soulevant la cloche de verre de quelque façon que ce soit, le poids reposant sur la table n'aurait pas été le même et tout de suite, l'alarme se serait mise en action.

Lentement, Robert Dumont sortit de la fameuse pièce mystérieuse.

– Je dois avouer que je n'y comprends absolument rien, murmura le détective privé. Mais le Radijah ne peut s'être volatilisé... il y a une explication, c'est sûr.

– Si seulement vous aviez pu poser des questions au capitaine Belhumeur. Sans le savoir, il a peut-être la réponse à cette énigme.

– Possible. Vous avez bien connu Bibeault alors qu'il était dans la police ?

– Tous les policiers l'ont connu, je crois.

– C'était le mari fidèle, le père de famille exemplaire, le gros bonhomme qui adorait la vie, qui plaisantait avec les filles mais qui n'a jamais cherché à flirter avec elles.

– Je suis d'accord avec vous, Bob. Mais vous oubliez une chose.

– Quoi donc ?

– Bibeault a perdu son épouse. Il pouvait s'ennuyer des femmes.

Le Manchot n'était pas du tout d'accord.

– Ce n'est quand même pas un imbécile. Je lui procurais du travail, ça lui permettait de payer ses dettes et surtout de se désennuyer. Il était redevenu le type jovial que l'on a connu tous les deux. Vous le voyez, risquer tout ça, en donnant rendez-vous à une fille, en faisant l'amour avec

elle, pendant ses heures de travail, dans les bureaux de l'établissement qu'il devait surveiller ? Non, non, n'importe qui, mais pas Bibeault.

– Pourtant, cette Gigi existe, murmura le policier. Et si tout ça est faux, pourquoi a-t-elle fait cette affirmation ?

Un policier en uniforme vint dire au Manchot qu'il était demandé au téléphone.

Il alla prendre le récepteur de l'appareil placé dans le grand hall, tout près de l'entrée principale.

– Allô !

– Patron, c'est moi, Michel. Je me suis rendu chez Bibeault. Évidemment, il n'est pas là. Landry est allé chez sa fille. Il doit l'interroger. Mais si par hasard Bibeault avait été là, il m'aurait téléphoné. Yamata doit s'être rendue au bureau. Quant à Candy, elle n'est pas à son appartement. Vous la connaissez ! Elle peut avoir passé la nuit...

– Cesse donc de juger les autres. Elle est bien

libre de vivre comme elle l'entend.

– Alors, moi, qu'est-ce que je fais ?

– Viens me retrouver ici.

– Il y a du nouveau ?

– Rien, absolument rien. Pour la première fois de ma carrière peut-être, je me trouve devant un problème qui n'a aucune solution, aucune.

– Patron, vous m'avez appris qu'il ne faut jamais dire ça. Je vous rejoins. Je ne suis pas plus intelligent qu'un autre mais qui vous dit que moi, je ne trouverai pas réponse à votre mystère ?

\*

Yamata, la jolie Japonaise qui partageait la vie de Michel Beaulac et agissait comme secrétaire à l'agence de détectives privés du Manchot, venait d'arriver au bureau.

Le jour n'était pas encore levé et elle avait sommeil. Elle n'avait pas du tout le goût de se mettre immédiatement au travail.

« Je me demande bien pour quelles raisons monsieur Dumont m'a demandé de me rendre ici. Ce n'est pas à cette heure que des visiteurs viendront et il se paie un service téléphonique lorsque ses bureaux sont fermés. »

Elle appela la téléphoniste pour lui dire qu'elle prendrait désormais les appels.

– Dites donc, vous travaillez tôt, ce matin.

– Un spécial, fit Yamata. Il y a des messages ?

– Aucun depuis hier soir. Bonne journée, mademoiselle.

– Pareillement.

Yamata jeta un coup d'œil sur le courrier de la veille. Elle avait encore quelques lettres à taper, deux comptes à payer, mais elle ne se sentait pas du tout en forme.

« J'aurais dû m'acheter un journal. »

Soudain, elle eut une idée. Sachant qu'elle ne pouvait être dérangée, elle se dirigea vers le gymnase que le Manchot avait fait installer à même ses locaux.

« Tous font leurs exercices quotidiens, monsieur Dumont y tient, mais moi, je dois demeurer à mon poste. »

Elle enleva sa robe, ne gardant que son soutien-gorge et ses pantalons courts. Experte en arts martiaux, la Nipponne aurait facilement pu faire carrière dans l'athlétisme. Ce petit bout de femme était capable de se défendre contre n'importe quel homme et elle avait su le prouver depuis qu'elle était à l'emploi du Manchot.

Elle commença par faire quelques exercices d'assouplissements et se livra enfin à une gymnastique qui ressemblait beaucoup à du ballet.

Après une demi-heure, couverte de sueur, elle décida de se glisser sous la douche.

– Personne ne se présentera à cette heure-ci et la porte est fermée à clef.

Cependant, en entrant, elle avait allumé les lumières du grand bureau. Cela indiquait qu'il y avait quelqu'un dans les locaux. Elle resta de longues minutes sous la douche, terminant le tout

par un jet d'eau glacée qui la ravigota énormément. Ce ne fut que lorsqu'elle ferma le robinet qu'elle entendit des coups répétés.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça vient de la porte ?

Elle sortit de la douche. Tout près, il y avait une robe de chambre appartenant à Candy. Elle se glissa dans ce déshabillé beaucoup trop grand pour elle et, pieds nus, elle sortit du gymnase. C'est bien à la porte d'entrée que l'on frappait. Elle aperçut une ombre qui se dessinait dans la grande vitre. Mais soudain, l'ombre s'effaça. Le visiteur allait s'éloigner.

Rapidement, Yamata ouvrit la porte et demanda d'une voix forte :

– Oui, qu'est-ce que c'est ? Vous désirez ?

Yamata vit un homme paraître dans l'escalier. Il faisait sombre, elle ne pouvait voir sa figure, mais c'était sûrement un colosse.

– Vous êtes là, mademoiselle ? J'étais pour attendre à l'extérieur...

L'homme s'était approché et la Japonaise



reconnut un des gardes qui travaillait pour Louis Landry.

– Vous êtes monsieur Bibeault, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Entrez vite.

Yamata fit passer le gros homme dans les locaux de l'Agence, ferma la porte derrière elle et éteignit les lumières.

– Inutile d'attirer l'attention. Michel m'a dit que la police vous cherchait partout. Monsieur Dumont a pensé que vous pouviez venir ici.

– Ah, vous savez ce qui s'est passé ?

– Oui. Assoyez-vous, je reviens dans une seconde, le temps de me vêtir. J'étais à prendre une douche lorsque vous avez frappé.

Lorsqu'elle revint dans le grand bureau, Yamata se rendit directement à son téléphone.

– Je vais chercher à rejoindre mon mari, Michel Beaulac.

Mais personne ne répondit dans la voiture du jeune détective. Elle composa alors le numéro

spécial qui avertissait Beaulac de téléphoner au bureau le plus tôt possible.

Robert Dumont, Candy et Michel portait chacun un télé-chasseur communément appelé « bell-boy ». Un petit signal se faisait entendre aussitôt qu'on les appelait.

Michel venait tout juste d'arriver à la bijouterie lorsque le son parvint à ses oreilles.

– Patron, ce doit être Yamata ou monsieur Landry, dit le jeune détective au Manchot.

– Va téléphoner de ta voiture. Je préfère qu'on n'entende pas ce que tu auras à dire.

Il sortit précipitamment et quelques secondes plus tard, il avait Yamata au bout du fil.

– Monsieur Dumont avait vu juste, dit-elle. Le policier Bibeault est ici.

– Comment est-il ?

Yamata ne répondit pas.

– Est-il dans son état normal ?

– Non. Il est, enfin...

– Nerveux, c'est ça ? C'est un homme traqué

par la police.

– Justement.

– Je préviens le patron. Surtout, ne le laisse pas sortir pour tout l’or du monde. Si la police se présentait aux locaux de l’Agence, cache-le dans le grand gymnase. Fais de ton mieux. Nous ne tarderons sûrement pas à arriver.

Michel raccrocha, sortit de sa voiture et retrouva le Manchot à l’intérieur de la bijouterie.

Il lui raconta la conversation qu’il venait d’avoir avec Yamata.

– C’est bien ce que je pensais. Ne sachant où aller, il a pensé sûrement se réfugier dans nos locaux. J’ai bien peur que les policiers y songent eux aussi.

– J’ai prévenu Yamata, elle ne doit ouvrir à personne. La police doit croire que nos bureaux sont fermés. On y va ?

– Pas moi, fit le Manchot, à la grande surprise de Michel. Toi seulement. Questionne-le. Il faut qu’il te dise toute la vérité. Cherche à savoir qui est cette fameuse Gigi et essaie de la retrouver.

– Mais patron, tout ce que je sais de cette affaire, c'est ce que Landry m'a raconté et c'est très peu.

– Justement, Bibeault te dira ce qui s'est passé. Le jour se lève. Dans une couple d'heures, Candy sera au bureau. À vous deux, occupez-vous de Bibeault. Je suis persuadé qu'il n'est pas coupable.

Michel n'approuvait pas l'attitude du Manchot.

– Ce n'est pas en restant ici que vous ferez bouger l'enquête, « torrieu ».

– C'est là que tu te trompes. Si seulement je pouvais comprendre de quelle façon on s'y est pris pour faire disparaître le Radijah... Au fait, communique avec Landry, il est probable qu'il soit encore chez la fille de Bibeault. Il faut rassurer cette dernière et puis, Louis pourra t'aider dans tes recherches.

Le grand Beaulac reprit en grommelant.

« Torrieu ! On dirait que le patron devient paresseux. Il fait tout faire le travail par les autres

et lui, il attend les résultats. »

Il mit sa voiture en marche et rapidement se rendit aux locaux de l'Agence. Michel possédait une clef de la porte principale. Il entra et cria aussitôt : « C'est moi Yamata, ne t'inquiète pas. »

La Japonaise parut dans la porte du gymnase.

– Rien de nouveau ?

– Si, tout à l'heure, on a frappé à la porte une seconde fois. C'était la police. Heureusement, tout était éteint, je n'ai pas ouvert et la voiture s'en est retournée. Mais je suis certaine qu'ils seront ici à neuf heures. Il faudra éloigner monsieur Bibeault.

– Je mettrais ma main dans le feu qu'on a posté des hommes en civil non loin de nos bureaux. Si ça frappe, je me dois d'ouvrir.

Michel s'approcha de Bibeault qui était assis sur une chaise droite, immobile comme une statue, le regard fixe.

– Allons, suivez-moi dans le bureau du patron, nous y serons mieux pour causer.

Michel le précéda dans l'appartement le plus

spacieux des locaux de l'Agence. Avant de s'enfermer avec Bibeault, il recommanda à Yamata :

– Si on frappe, réfugie-toi dans le gymnase, J'irai ouvrir. Si la maison est surveillée, les policiers savent que je suis ici.

Yamata referma la porte. Calmement Michel s'adressa au gros constable.

– Assoyez-vous, monsieur Bibeault.

Le jeune détective alla prendre place dans le fauteuil du patron. Il se renversa en arrière, alluma une cigarette puis regarda longuement le gros homme. Bibeault baissa les yeux, incapable de soutenir le regard de Michel.

– Vingt-cinq ans d'expérience dans la police et vous allez commettre une bêtise de la sorte. Mais à quoi avez-vous songé ? demanda Beaulac.

– Je vous jure que je ne suis pas coupable. Je n'ai pas volé le diamant.

– Mais, carabine, je ne vous parle pas du diamant. C'est bien en quoi, quand on est innocent, on ne prend pas la fuite comme vous

l'avez fait. Maintenant, toute la police vous recherche comme un dangereux criminel.

Bibeault remua dans son fauteuil. Il se sentait mal à l'aise, honteux.

– J'ai eu peur qu'on me jette en prison, qu'on m'empêche de me défendre. J'ai refusé de parler avant l'arrivée du Manchot. Je ne comprends pas le lieutenant Beaudry. Pourquoi me faire arrêter ? Dans la voiture, j'ai vu une chance unique. On ne me surveillait pas. L'arme du détective était là, à la portée de ma main. Dites-moi, est-ce que j'ai blessé gravement celui que j'ai frappé à la tête avec la crosse du revolver ?

– Mais non, rassurez-vous, il en sera quitte pour un mal de tête. Maintenant, vous allez me raconter tout ce qui s'est passé à la bijouterie Simon, mais vous entendez, tout. Du début à la fin, n'omettez aucun détail et parlez-moi de la visite de la fameuse Gigi.

Cette fois, le gros homme bondit de son siège. Il n'était plus maître de ses nerfs. Il se mit à crier :

– Personne n'est entré dans la bijouterie, personne, vous entendez ? Je ne connais pas cette Gigi. Je ne l'ai pas reçue dans l'établissement. Mais je ne suis quand même pas fou... je lui ai parlé au téléphone, c'est tout.

Michel se leva à son tour. Il se rendit au petit meuble qui servait de bar au Manchot. Il servit un bon cognac à Bibeault.

– Tenez, prenez ça, ça vous fera du bien. Je vous accompagnerais bien mais la boisson est un véritable poison pour moi. Je suis allergique à l'alcool.

Le gros policier prit le verre mais il hésita avant de le porter à ses lèvres.

– Allez, allez, buvez. Et puis, reprenez place dans votre fauteuil. Il est inutile de crier, j'suis pas sourd.

Bibeault vida son verre d'un trait.

– Vous sentez-vous mieux ?

– Vous ne me croirez pas. Tout ce que je vais vous raconter est tellement ridicule. Je n'ai pas osé dire ça au lieutenant ou aux autres détectives.



Je serais devenu la risée de tous.

– Vous préférez être traqué comme une bête dangereuse ? À quelle heure vous êtes-vous présenté à la bijouterie ? ?

Bibeault commença son récit, s'efforçant de n'omettre aucun détail.

– J'ai mangé et ensuite, je me suis endormi. Jamais ça ne m'arrive, jamais. Je ne comprends pas ça, je me sentais tout étourdi. C'est probablement mon foie. C'est la sonnerie du téléphone qui m'a réveillé.

Puis, très lentement, les yeux baissés, parlant d'une voix à peine perceptible, il raconta le fameux incident du téléphone.

– Allez-y, lança-t-il brusquement. Moquez-vous de moi. Un homme de mon âge s'amuser à écouter une folle. Non, mais me voyez-vous dire à tous ces policiers que moi, Arthur Bibeault, je m'étais amusé à faire l'amour... par téléphone. Oui, c'est ce que cette malade disait. Et je vous jure que ses propos auraient pu troubler tout homme normal.

Il s'arrêta de parler pour reprendre son souffle. Il sortit son mouchoir, s'épongea le front. Ce passage de son récit lui avait demandé tout un effort.

– Je ne ris pas du tout, fit Michel. Si j'avais été à votre place, non seulement je me serais amusé avec cette... cette malade, comme vous dites, mais j'aurais sûrement cherché à la rencontrer. Vous n'y avez pas pensé ?

– Mais pas du tout. Qu'est-ce que vous croyez ? Brusquement, j'ai compris le ridicule de la situation. J'ai mis fin à la conversation et suis retourné à mon fauteuil et c'est là que je me suis rendu compte qu'on avait volé le diamant.

Et il termina son récit jusqu'à l'arrivée des policiers et aux accusations lancées par Simon.

– Dans un sens, je le comprends. On ne se fait pas voler cinq millions sans réagir. Si cette folle n'avait pas téléphoné une seconde fois, il est probable que le lieutenant ne m'aurait pas fait arrêter.

Cette fois, ce fut Michel qui sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ? Gigi a rappelé ?

– Non seulement elle a rappelé, mais elle a demandé à parler au garde de sécurité avec qui elle avait fait l'amour un peu plus tôt. Maintenant, vous comprenez dans quelle situation je me trouvais. Quand Beaudry m'a dit de prendre l'appel, j'ai cru que je perdrais connaissance. J'étais toujours étourdi, mes jambes ne semblaient plus vouloir me porter. Comme portrait d'un coupable, on ne pouvait sûrement pas faire mieux.

– Et qu'est-ce qu'elle vous a dit, Gigi ?

– Rien, elle avait raccroché. Mais le mal était fait. Beaudry a insisté pour savoir qui était cette fille. Lui, ses hommes, le bijoutier, tous étaient persuadés que cette Gigi était venue me rendre visite au cours de la nuit. Protester ne me donnait absolument rien. Alors, j'ai décidé de garder le silence. J'ai refusé de répondre aux questions. Le lieutenant n'avait plus le choix. Il devait m'arrêter. Pour quelles raisons a-t-il décidé de me faire transférer à la centrale immédiatement ? Je l'ignore. Pourquoi ne m'a-t-on pas mis les

menottes ?... On aurait voulu que je me sauve et on n'aurait pas agi autrement.

Bibeault se leva brusquement.

– Dites donc, c'est peut-être ça. Le lieutenant m'a tendu un piège et moi, pauvre imbécile, je suis tombé dedans, tête première. Si je suis innocent, je me laisse conduire au poste, je rejoins mon avocat, j'attends l'arrivée du Manchot et la situation aurait fini par s'éclaircir. Par contre, si je suis coupable, je profite de la première occasion pour prendre la poudre d'escampette.

Michel n'était pas tout à fait de l'avis du gros homme. Non, le lieutenant ne lui avait pas tendu de piège. Mais le grand Beaulac prit bien soin de ne pas donner son opinion à Bibeault, au contraire, il abonda dans le même sens.

– Vous avez entièrement raison. Mais vous êtes innocent et vous venez de tout comprendre. Vous avez encore la chance de clouer le bec aux policiers.

– Comment ça ?

– Mais en vous constituant immédiatement prisonnier. Le plus tôt vous le ferez, le mieux cela sera. Vous savez que dans les corps policiers, il y a toujours des agents zélés qui peuvent aussi bien vous tirer dessus.

Le gros homme se promenait maintenant de long en large. Il vint enfin s'arrêter devant Michel.

– J'ai erré un peu partout, dans les rues, je me cachais comme un voleur. Je ne savais pas où aller. Puis, j'ai songé que je devais me livrer, oui, je vous jure que j'y ai pensé, mais je ne voulais pas le faire seul. Si je me rends à la centrale, vous allez m'accompagner ?

Michel brusquement sursauta :

– Idiot que je suis, avec tout ça, j'ai oublié de prévenir Landry. Il est chez votre fille. Nous allons tout de suite les rassurer.

Bibeault donna le numéro, Michel le composa et tout de suite, le récepteur fut décroché.

– Allô ! répondit une voix de femme.

– C'est la fille du constable Bibeault qui

parle ?

– Oui, c’est moi. Vous avez des nouvelles de papa ?

– Ici Michel Beaulac, premier assistant de Robert Dumont, le Manchot.

Le grand détective prenait un grand plaisir à se dire le premier assistant du Manchot.

– Vous savez où est papa ?

– Votre père est en sécurité et dans quelques minutes, il va se livrer à la justice, même s’il n’a absolument rien à se reprocher.

Michel prenait bien soin de ne pas trop parler. Il connaissait les méthodes policières. Bibeault était recherché, il travaillait pour l’agence du Manchot, on pouvait avoir placé un appareil d’écoute sur les lignes téléphoniques de l’Agence.

– Passez-moi monsieur Landry, madame. Il est chez vous, je crois ?

– Oui, il est toujours ici, nous attendons des nouvelles. Mais je veux savoir où est papa actuellement.

– Je ne peux rien dire, mais dormez sur vos deux oreilles, il ne lui arrivera rien.

Landry vint à l'appareil. L'ex-policier comprit immédiatement que Michel n'osait pas trop parler.

– Je crois deviner où se trouve Bibeault, ai-je raison ?

– Probablement.

– Dans ce cas, Beaulac, vous désirez sans doute que je vous retrouve au bureau ?

– Le plus tôt possible.

Une fois qu'il eut raccroché, Michel demanda de nombreux détails sur cette fameuse fille, Gigi.

– Maintenant que j'y pense, je suis persuadé que c'est un piège que l'on m'a tendu, expliqua le gros bonhomme. On voulait me tenir loin de l'appartement où se trouvait le diamant. C'est pendant mon absence qu'il s'est passé quelque chose que je ne peux expliquer.

– Reconnaissez-vous la voix de cette fille ?

– Sans doute, mais elle pouvait la déguiser.

– Connaissez-vous quelqu'un, une amie par exemple, qui aurait pu vous jouer ce tour, s'amuser à vos dépens ?

– Non. Oh, vous savez, j'y ai beaucoup pensé, mais je ne vois personne. En rappelant, la fille me mettait dans l'embarras, elle l'a fait volontairement.

Michel sursauta :

– Vous voulez dire qu'elle savait probablement ce qui s'était passé à la bijouterie ?

– Oui et que les policiers étaient là. Elle a deviné que je ne raconterais pas l'incident de l'appel téléphonique, alors, elle s'est chargée de les renseigner.

Le grand Beaulac se surprit à murmurer :

– Diversion... oui, c'est ce qu'on appelle causer une diversion.

– Mais pourquoi ? s'écria le capitaine Belhumeur.

– Je n'en sais pas plus long que vous.

Michel avait cessé de parler, il regardait les



notes qu'il avait inscrites dans son calepin et soudain, il leva les yeux pour demander.

– Vous vous êtes endormi, c'est la sonnerie du téléphone qui vous a réveillé et vous étiez tout étourdi. C'est bien ce que vous avez dit ?

– Oui, c'est ça.

– Mais avant de vous assoupir, vous aviez mangé. C'est vous qui préparez votre lunch ?

– C'est tout comme.

– Comment ça ?

– Il y a un restaurant en face de chez moi. Tous les soirs j'y passe et on me prépare quelques sandwiches ; on remplit mon thermos de café.

Michel semblait réfléchir.

– Et depuis que vous êtes de garde chez Simon, vous allez commander votre lunch tous les jours, au même restaurant ?

– C'est ça, je téléphone vers neuf heures, je donne mon nom, je commande ce que je veux apporter et je passe chercher le tout avant d'aller

reprandre mon service.

Soudain, Bibeault demanda :

– Vous n’allez pas tenter de me faire croire qu’il y avait quelque chose dans mon lunch ou dans mon café ? Mais c’est impossible. Je connais les employés de ce restaurant depuis des semaine et...

Michel reprit :

– Vous alliez à ce restaurant lorsque vous étiez de service dans la police ?

– Oui. Ça fait des années, mais ça a changé de propriétaire à quelques reprises.

Cependant, le grand Beaulac poursuivait son idée.

– Vous êtes celui qu’on surnomme le capitaine Belhumeur, celui avec lequel on s’amuse, on rit toujours. Un homme ou une femme se présente au restaurant. Il dit savoir que ce sont eux qui préparent votre lunch. Vos camarades veulent vous jouer un bon tour. Il est prêt à payer pour qu’on glisse dans votre café ou dans vos sandwiches, quelque chose de spécial. Il dit que

c'est inoffensif, que vous êtes le premier à aimer jouer des tours rendables... et voilà, au restaurant, on accepte de participer à la blague.

– Je ne peux y croire.

Michel continuait à parler, comme si Bibeault ne l'avait pas interrompu.

– Vous mangez, vous vous endormez, vous êtes légèrement drogué et puis, survient le téléphone. Vous êtes comme un homme ivre, vous allez prendre l'appel et vous vous laissez griser par cette fille aux accents caressants et aux propos troublants. Vous êtes quinze ou vingt minutes absent de votre poste. Vous revenez à votre fauteuil et vous constatez qu'on a profité de votre absence pour dérober le fameux bijou. Voilà ce qui s'est passé.

Et le grand détective ne put s'empêcher de s'admirer :

– Entre nous, capitaine, avouez-le, je suis fort en « sacrament ».

Bibeault ne semblait pas partager l'enthousiasme de son jeune collègue.

– Ce que vous dites a un certain sens, Beaulac, mais ça n’explique pas du tout la disparition du bijou.

– Justement, le Manchot et moi avons chacun notre méthode de travail. Lui, il croit trouver la solution en restant planté là devant la cage de verre. Eh bien moi, je préfère l’action. Je vais me rendre au restaurant, je les forcerai à parler, à me dire qui les a payés pour vous droguer. Je m’efforcerai de retrouver cette fille, Gigi. Si je réussis, je connaîtrai les voleurs. Ensuite, quand je les aurai démasqués, il faudra bien qu’ils nous disent de quelle façon ils s’y sont pris. Le Manchot et moi, deux hommes, deux méthodes différentes, la vieille et la nouvelle génération.

– Si Dumont vous entendait, jeune homme, j’ai l’impression qu’il n’apprécierait pas vos propos.

Michel eut un petit sourire narquois. Il se sentait supérieur à tous les policiers, il était persuadé de sa réussite.

Et c’est à ce moment que Louis Landry arriva. Il ne fut nullement surpris de trouver Arthur

Bibeault dans les locaux de l'Agence. Michel conta ce qui s'était passé et résuma la conversation qu'il avait eue avec le garde de sécurité.

– Vous avez bien fait, Arthur, de vous ranger de l'avis de Beaulac. Vous livrer est la seule solution.

– Vous allez l'accompagner au poste, dit Michel à Landry.

– Et vous ?

– J'ai beaucoup à faire. Je dois poursuivre l'enquête. Fiez-vous sur moi, Landry, les voleurs seront bientôt sous les verrous.

\*

Le Manchot poussa la porte du bureau du bijoutier Simon.

– Oh, excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

Le propriétaire parlait au téléphone. Il fit un

signe de la main au Manchot.

– J’ai terminé.

Puis, dans le récepteur, il déclara :

– Pour l’instant, je suis très occupé. Je vous téléphonerai plus tard, lorsque j’aurai plus de nouvelles.

Il raccrocha pour dire au Manchot :

– Encore un membre de notre association de bijoutiers. Ils sont tous inquiets, ils veulent tous savoir si d’autres bijoux ont été volés. Vous désirez quelque chose ?

– Je voulais simplement appeler mon bureau, savoir s’il y a du nouveau au sujet du garde Bibault. Mes adjoints sont à sa rencontre et leur silence m’inquiète. Il y a bien un téléphone dans le grand hall, mais il y a toujours quelqu’un en train de placer un appel.

– Allez-y, fit Simon en se levant. Vous désirez être seul ?

– Mais non, ce n’est pas nécessaire.

Le Manchot appela un numéro spécial, celui

d'un appareil privé, placé dans un petit meuble, près du bureau de Yamata. Même les policiers ignoraient la présence de cet appareil.

– Du nouveau ? demanda le Manchot.

– Oui, Michel est présentement avec le garde Bibeault. Il est venu ici au bureau. Michel attend l'arrivée de monsieur Landry. Il a convaincu monsieur Bibeault de se livrer.

– Merveilleux.

– Vous désirez parler à Michel ?

– Non, Yamata, ne le dérangez pas. Il me téléphonerà à la bijouterie lorsqu'il aura été reconduire Bibeault à la centrale. Merci du renseignement.

Le Manchot était tout souriant. Pour lui, le fait que Bibeault décide de se livrer à la justice prouvait son innocence. Il s'empressa d'apprendre la bonne nouvelle à Simon.

– Mes hommes l'interrogent, enfin, nous apprendrons ce qui s'est passé et...

La porte du bureau s'ouvrit. Un policier parut.

– Ah bon, vous êtes là, monsieur Dumont. Une femme veut vous parler, c’est sur la ligne trois.

– Merci.

Le policier sortit et, en décrochant le récepteur, le Manchot murmura à l’intention de Simon.

– Ce doit être ma secrétaire qui a oublié de me signaler un fait important. Allô, ici Robert Dumont.

– Oui.

– Vous êtes bien le policier, le Manchot, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Je suis Gigi.

– Quoi ? Gigi ?

Puis, sans dire un seul mot, le Manchot se mit à écrire dans son calepin.

– Merci infiniment, attendez notre visite.

Il raccrocha, puis s’adressant au bijoutier :

– Un appel anonyme, dit-il, une personne qui



semble connaître la fille qui s'appelle Gigi. Pouvez-vous me laisser, monsieur Simon, j'aimerais téléphoner à mon assistant, le grand Beaulac.

– Certainement.

Et avant de sortir, le bijoutier fit un petit signe au Manchot.

– Servez-vous de l'appareil blanc, celui qui est sur la petite table. C'est ma ligne privée. Vous ne serez pas dérangé et surtout, personne ne pourra écouter la conversation.

– Entendu, merci bien.

Une fois le bijoutier sorti, le Manchot rappela à son agence.

– Michel est toujours là, Yamata ?

– Oui.

– Dites-lui que je désire lui parler. C'est excessivement important.

Pour la seconde fois, le Manchot avait appelé sur son appareil ultra-secret. Bientôt, Beaulac vint au bout du fil.

– Patron, Yamata vous a dit ça ? Bibeault va se livrer, c'est moi qui l'ai convaincu. Landry part avec lui d'un instant à l'autre. Quant à moi, j'ai une piste. Je ne peux vous en dire plus long, mais...

– Peux-tu me laisser placer deux mots, Michel ?

– Certainement, je vous écoute, patron.

– Avez-vous pu rejoindre Candy ?

– Pas encore, ça commence à m'inquiéter moi. De toute façon, elle ne devrait pas tarder.

– Tu vas laisser tomber ta piste. Comment aimerais-tu rencontrer la fameuse Gigi ?

– Quoi ?

– Je viens tout juste de lui parler. J'ignore ce qui se passe mais elle semble décidée à vendre le morceau. Elle sait que j'enquête sur la disparition du fameux bijou...

Michel ne put s'empêcher de s'écrier :

– Mais, « torrieu », patron, pourquoi n'y allez-vous pas vous-même ? C'est important.

– Pas plus que de rester à la bijouterie et de tenter de percer le mystère de la disparition du Radijah.

« Carabine, songea Michel, ce vol a dû le rendre fou. Ce rendez-vous avec la fille, c'est une chance unique. »

Le Manchot demandait justement :

– Bibeault t'a-t-il parlé d'elle ?

– Oui patron... il a fait l'amour avec elle, mais par téléphone.

– Hein ? C'est une blague ?

– Pas du tout, ce semble être très sérieux.

– Eh bien, tu pourras comparer la version de Bibeault avec celle de la fille Gigi. Ne perds pas une seconde.

– Compris, patron. Je laisse un mot pour Candy. Yamata pourra lui résumer l'affaire et elle se rendra au restaurant.

– Quel restaurant ?

– Ma piste secrète, plus tard, vous comprendrez. Merci du tuyau et comptez sur moi

pour faire dire à cette fille tout ce qu'elle sait.

Michel Beulac raccrocha, après avoir pris l'adresse que le Manchot lui transmet.

– Eh bien cette fois, le patron l'aura voulu. Je vais résoudre ce mystère bien avant lui. Il me donne toutes les chances. Tant pis s'il ne veut pas en profiter.

Landry parut avec Bibeault.

– Nous partons, Beulac ; rien de spécial ?

– Oui et non. D'ici le début de la journée, le mystère sera éclairci, grâce à bibi ; et vous, capitaine, vous pourrez retrouver votre belle humeur !

Fou de joie, le grand Beulac éclata de rire. Il prit quelques minutes pour rédiger un rapport à l'intention de Candy. En même temps, il résumait la situation à Yamata.

– Quand Candy arrivera, raconte ce que tu sais et transmets-lui mes ordres. Qu'elle se mette au travail immédiatement.

– Entendu Michel.

Le détective sortit rapidement des bureaux de l'Agence, grimpa dans sa voiture et se dirigea vers l'est de la métropole. Le Manchot lui avait donné comme adresse, le 4038 de l'avenue De Lorimier.

Lorsqu'il eut dépassé la rue Sherbrooke, en direction nord, Michel longea le côté gauche de l'avenue, vérifiant les numéros. Il dépassa la petite rue Gauthier et bientôt, il vit les chiffres composants qu'il cherchait.

« 4038, c'est au deuxième. »

Il monta l'escalier, deux marches à la fois, et sonna à la porte. Déjà, le soleil commençait à poindre dans l'est de la métropole. La journée allait être ensoleillée mais froide, une belle journée d'hiver annonçant le retour précoce du printemps.

Pour la seconde fois, il appuya sur la sonnette.

« Pour une fille qui désire nous parler, elle n'est pas "pressée" d'ouvrir. »

Comme ça ne répondait pas, il vérifia l'adresse dans le calepin.

« À moins que le patron se soit trompé. Et puis, cet appel me surprend. À mon avis, c'est un mauvais tour qu'on a joué au patron. »

Mais avant de descendre l'escalier, par acquis de conscience et comme il le faisait toujours, il tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Il se trouvait dans un tout petit hall d'entrée. Une seconde porte permettait de pénétrer dans le logis. Michel glissa sa tête par l'entrebâillement de la porte pour demander : « Il y a quelqu'un ? » et comme personne ne répondait, il avança.

Il se trouvait dans un long corridor. À gauche, une porte donnait sur le salon puis, il y avait une chambre à coucher. Enfin, le corridor se terminait par une salle à dîner et, tout au fond, on pouvait apercevoir la cuisine.

Mais le logis semblait inoccupé. Cependant, lorsque Michel s'avança dans la cuisine, il s'arrêta brusquement. Là, sur le sol, entre la cuisinière électrique et la table, il y avait une fille au sol.

Un peu de sang s'écoulait d'une blessure à la tête ou au front. Michel se pencha et souleva

légèrement la tête.

Il eut un haut le cœur. La figure n'existait pratiquement plus. Gigi, la spécialiste de l'amour par téléphone avait reçu une balle en plein visage. Elle avait cessé de vivre, depuis un bon moment.

## VI

### *Un policier malcommode*

Michel reposa la tête de la fille sur le plancher. Il avait du sang sur les mains. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya les doigts

Il revint dans la salle à dîner là où il avait aperçu un appareil téléphonique. Se servant toujours de son mouchoir, pour ne pas laisser d'empreintes, il décrocha le récepteur. Il composa tout de suite le 411.

– Mademoiselle, pouvez-vous me donner le numéro de téléphone de la bijouterie Simon.

Au bout d'un moment, l'employée de la compagnie Bell déclara de sa voix monotone sur le ton d'une leçon apprise par cœur.

– Ce numéro est inscrit dans votre annuaire, monsieur.



Michel éclata :

– Écoutez, mademoiselle, il y a un cadavre à deux pas de moi, j'ai les mains pleines de sang, si vous croyez que je vais me mettre à faire courir mes doigts dans vos pages jaunes...

– Excusez-moi, monsieur, excusez-moi.

Fort émue, la téléphoniste avait maintenant de la difficulté à parler. Elle donna le numéro à Michel. Aussitôt, le détective se mit en communication avec la bijouterie. Ce fut une voix d'homme qui répondit sèchement :

– Allô !

– Je suis bien à la bijouterie Simon ?

– Oui, qu'est-ce que vous désirez ?

– Ici Michel Beaulac, premier assistant de Robert Dumont. Vite, passez-moi le Manchot, c'est excessivement important.

– Un instant.

Enfin, il reconnut la voix de son patron.

– Qu'est-ce qu'il y a, Michel ? Tu n'es pas allé voir la personne que je t'ai nommée tantôt ?

– Ne m'en parlez pas, « torrieu » ! Je suis dans l'appartement du 4038 De Lorimier, patron. Je suis arrivé trop tard. La fille ne parlera plus.

– Quoi ?

– On l'a tuée d'une balle en pleine figure. Je vous dis qu'elle n'est pas belle à voir.

– J'espère que tu n'as touché à rien ?

– Non, j'suis pas un débutant. Alors, qu'est-ce que je fais ?

– Mais voyons, tu le sais aussi bien que moi. Tu préviens immédiatement la police. Reste là et essaie d'obtenir le plus de renseignements possible sur la fille...

– Oh, je comprends, vous, vous ne bougez pas de la bijouterie. Avouez que j'ai deviné juste.

Michel avait emprunté un ton moqueur qui ne trompait pas. Mais le Manchot n'y attacha aucune importance.

– Je suis idiot, tu n'as pas à prévenir la police, je te passe le lieutenant Beaudry, il est près de moi. Conte-lui ce qui s'est passé.

On imagine la surprise du policier lorsqu'il apprit que la fille qui disait se nommer Gigi avait été assassinée. Il en voulait à Robert Dumont de ne pas lui avoir transmis l'information immédiatement. Michel l'entendit dire au Manchot :

– Si vous m'aviez prévenu, mes hommes seraient rendus immédiatement à l'appartement de la fille. On aurait pu empêcher un assassinat. Maintenant, cette partie de l'affaire ne m'appartient plus. Je dois la référer à l'escouade des homicides.

Cependant, il se tourna vers un de ses principaux lieutenants, le détective Henri Bourgeois.

– Vous allez vous rendre immédiatement à cette adresse, mais n'entrez pas dans la maison, attendez les membres de l'escouade des homicides. Les deux affaires se touchent.

– J'y vais tout de suite, lieutenant.

Une fois le détective Bourgeois parti, le lieutenant se tourna du côté du Manchot.

– L'affaire se complique, Bob, ne trouvez-vous pas ?

– Bien au contraire, moi, je trouve qu'elle est maintenant beaucoup plus simple. Mais, le vol, au fait, comment a-t-il pu être commis ? Vos experts ont une idée ?

– Pas la moindre. Jamais je n'ai fait face à un tel mystère.

– Par hasard, demanda Dumont, vous ne connaissiez pas un excellent magicien ? Un type capable de faire disparaître une personne enfermée dans une valise, ou quelque chose du genre ?

Le lieutenant ne put s'empêcher de rire.

– Le voleur qui a exécuté ce tour de magie est sûrement un professionnel.

Mais le Manchot ne souriait pas du tout.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Vous êtes sérieux, Bob ?

– Certainement que je suis sérieux. Si vous le voulez bien, tirons ensemble quelques

conclusions.

Le détective privé sortit son calepin de sa poche.

– Selon, les avis des experts de la police, des spécialistes en électronique et de ceux qui ont installé le système d’alarme, on n’a pu déplacer la cloche de verre, c’est une impossibilité. Vrai ?

– Mais le bijou a disparu !

– Un instant. Je reviens au magicien. Il enferme une personne dans une caisse, fait quelques tours de passe-passe et ouvre la caisse. Voilà, la personne ou l’objet a disparu. Il referme la caisse, quelques nouveaux trucs de passe-passe, il ouvre la caisse et l’objet ou la personne est revenu. Je suis certain que vous avez déjà vu ce genre de magie.

Le lieutenant était devenu subitement grave. Il écoutait attentivement le raisonnement du Manchot.

– Oui, j’ai déjà vu ces trucs.

– Alors, répondez à cette question. Lorsque après avoir enfermé un objet ou une personne

dans une boîte, le magicien ouvre cette boîte et il y a disparition, croyez-vous sincèrement que la personne ou l'objet soit disparu ou soit subitement devenu invisible ?

– Illusions d'optique, s'écria le lieutenant. La personne est toujours là, mais on ne la voit pas.

– Exact, c'est à ça que je pense depuis plus d'une heure. Le Radijah est là sous la cloche de verre. Bibeault s'absente pour se rendre à la salle de toilette. Maintenant, il y a deux possibilités. Quelqu'un est entré à son insu dans la bijouterie ou encore, c'est cette fille Gigi. De toute façon, appelons cet inconnu le magicien, si vous le voulez bien. Bibeault se retire quelques minutes, le magicien, sans pénétrer dans la pièce, sans toucher à la cloche, fait son tour de passe-passe. Bibeault revient et le bijou, le Radijah, SEMBLE disparu. Il est devenu invisible, comme la personne dans la boîte ou le coffre. Vous comprenez, maintenant, pour quelles raisons, je voudrais consulter un magicien ?

Et sans attendre la réaction du policier, le Manchot décrocha le récepteur de l'appareil

téléphonique et appela à son bureau.

– Yamata, vous allez immédiatement vous mettre en communication avec les agences de spectacle. Il vous faut me trouver un magicien, un illusionniste, un bon, un professionnel. Sitôt que vous en aurez un, demandez-lui d’entrer immédiatement en communication avec moi à la bijouterie Simon.

Yamata était habituée à obéir sans poser de questions. Mais cette fois, elle dut faire un effort pour ne pas demander d’explications. Elle réussit à répondre simplement :

– Je m’en occupe tout de suite.

Mais, lorsqu’elle eut raccroché, elle songea :

« Michel a raison. Monsieur Dumont n’est pas normal ce matin. Il refuse de bouger, d’enquêter lui-même et il me demande de lui engager un magicien. J’aurai tout vu, moi, avec cet étrange détective privé. »

Michel Beaulac se tenait dans le vestibule de la maison de la rue De Lorimier. Il avait laissé la porte extérieure ouverte et il surveillait les voitures. Quelques automobiles ralentirent et deux d'entre elles s'arrêtèrent en double, dans la rue. Plusieurs hommes en descendirent. Immédiatement, l'assistant du Manchot en reconnut quelques-uns. Les détectives Marois et Sirois étaient membres de l'escouade des homicides. Mais le grand Beaulac fronça les sourcils en voyant descendre un autre homme, le chef de l'escouade des homicides, le détestable inspecteur Bernier.

« Il ne manquait plus que lui. »

Bernier détestait tous les détectives privés et particulièrement le Manchot. Robert Dumont avait travaillé de nombreuses années sous les ordres de Bernier et jamais il n'avait pu supporter ce chef d'une rigueur extrême. Bernier prenait un malin plaisir, semblait-il, à ridiculiser son personnel. Ex-militaire, il se croyait toujours à l'armée et quand il donnait un ordre, il fallait obéir immédiatement. Il n'admettait aucune



anicroche. Son attitude autoritaire et souvent injuste avait tellement déplu au Manchot que les deux hommes en étaient venus aux coups. Cette querelle avait entraîné la démission de Robert Dumont du corps policier de la Communauté urbaine de Montréal.

L'inspecteur était loin de digérer facilement les succès remportés par le Manchot et par son équipe. Il ne souhaitait qu'une chose, prendre Dumont ou ses collègues en défaut et leur faire perdre leur permis d'opérer.

« Ces amateurs se croient supérieurs à la police officielle. Ils ne font que nuire à nos enquêtes. Si j'en avais la possibilité, j'éliminerais tous ces privés qui se disent détectives. »

Bernier était à peine descendu de voiture que déjà, il donnait des ordres.

– Trouvez-moi les propriétaires des voitures qui sont stationnées devant la maison. Je veux qu'on nous laisse la place. Nous en aurons pour une partie de la matinée. S'il le faut, faites venir une dépanneuse.

Mais Michel entendit le détective Marois murmurer :

– Inspecteur, ces gens ont le droit de se stationner à cet endroit.

– Je ne vous ai pas demandé votre opinion, Marois. Allez-y, exécution.

Quant au détective Sirois, déjà, il s’engageait dans l’escalier menant au second étage. Bernier le rejoignit rapidement.

– Laissez-moi passer.

Il le poussa assez rudement de la main et, après deux enjambées, Bernier se trouvait face à Michel Beaulac.

– Vous, jeune homme, il vous faudra me donner de bonnes explications pour votre présence ici. Surveillez-le. Je le questionnerai tout à l’heure.

Michel ricana :

– Quant à y être, pourquoi ne pas m’arrêter tout de suite, inspecteur ?

– La tentation est forte, Beaulac. Ne jouez pas

avec mes nerfs. Vous savez fort bien que je peux vous retenir comme témoin important et ce n'est pas votre « handicapé » qui m'en empêchera.

Bernier allait entrer dans la maison lorsque Michel demanda :

– Dois-je déplacer ma voiture, inspecteur ? Elle est juste devant la maison. Je n'ai pas du tout le goût d'aller courir à la fourrière municipale.

– Ne bougez pas de là, vous avez compris ! Allons, vous autres, suivez-moi.

Michel voulut entrer, mais Bernier ordonna à un policier en uniforme :

– Qu'il ne bouge pas d'ici. Je ne veux pas avoir un amateur entre mes jambes pour nuire à notre travail.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que l'inspecteur sortait de la maison.

– Donnez-moi votre arme, dit-il à Michel.

– J'ai un permis, inspecteur !

– Je vous demande votre arme et tout de suite.

Michel lui tendit son 38 spécial à canon court.

Bernier jeta un coup d'œil sur le barillet, referma l'arme et la remit à un détective.

– Qu'on envoie ce revolver aux laboratoires.

Michel protesta :

– Vous n'avez pas le droit de confisquer mon arme, inspecteur. Vous voyez fort bien qu'il ne manque aucune balle et...

– Quand un assassin tire un coup de feu, il peut fort bien recharger son arme.

– Mais, « torrieu », il est facile de voir que ce revolver n'a pas servi depuis des jours. Nous, les privés, on ne tire pas sur le premier venu.

Bernier était rouge de colère.

– Encore une phrase de ce genre, Beaulac et je vous fais coffrer pour insulte à des policiers. Donnez les clefs de votre voiture. On va la fouiller et la déplacer.

Beaulac comprit qu'il était inutile de protester. Il lui fallait obéir aux ordres de Bernier et il remit ses clefs de contact à un détective.

À ce moment-là, un homme parut dans

l'escalier. Il s'informa auprès d'un policier.

– Qui est en charge ?

– L'inspecteur Bernier.

En entendant son nom, l'inspecteur se retourna brusquement.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il à l'homme qui venait d'apparaître.

– Je suis le détective Henri Bourgeois de l'escouade des fraudes et...

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous ne connaissez pas la différence entre votre escouade et celle des homicides ?

– Le lieutenant Beaudry, mon supérieur, est persuadé que l'assassinat de cette fille se rapporte à la disparition du Radijah.

– Le Radijah ? Qu'est-ce que vous me chantez là, mon garçon ? Laissez-nous travailler, ne restez pas ici inutilement.

– Inspecteur, un bijou de cinq millions de dollars a été dérobé cette nuit. Vous n'êtes pas au courant ?

– La nuit, je dors, moi. On vient de me tirer de mon sommeil et...

– La fille qui a été tuée se serait rendue à la bijouterie cette nuit, rencontrer le garde de sécurité. Nous la cherchions pour l’interroger.

Bernier avait pris un air méchant :

– Je mettrais ma main dans le feu que ce garde de sécurité fait partie de l’Agence de ce maudit Manchot.

Ce fut Michel qui répondit :

– Oui, inspecteur et si vous vouliez me laisser parler, je pourrais vous fournir de nombreuses explications.

– Je ne vous demande pas votre avis, Beaulac. Mais vous ne perdez rien pour attendre. Tout à l’heure, vous aurez affaire à moi. Quant à vous, Bourgeois, entrez. Vous allez me raconter l’histoire de ce fameux vol.

Michel se tourna vers un jeune policier en uniforme pour lui demander :

– Fais-tu partie de son escouade ?

– Non, ça ne fait que sept mois que je suis en service.

– Eh bien, je vais te donner un conseil. Je connais bien l'inspecteur Bernier. N'accepte jamais de travailler sous ses ordres. Il faut être masochiste et adorer souffrir pour être membre de son escouade.

– Il n'a pas l'air commode.

Michel ricana :

– Au contraire, aujourd'hui, c'est une de ses meilleures journées. Tu devrais le voir quand il est en colère.

Et la conversation se lia entre les deux jeunes hommes. Michel cependant, refusa de répondre aux questions que le jeune policier lui posait.

– Mais je te félicite. C'est une belle tentative. Tu deviens mon ami, tu ne fais pas partie des enquêteurs, tu réussis à me faire parler, puis tu fais ton rapport. Mais avec Bernier, ne t'attends pas à un avancement, même si je te révélais que la fin du monde arrive demain. Jamais tes supérieurs n'apprendraient le travail que tu as

fait. C'est toujours monsieur l'inspecteur qui récolte les fruits quand la semence a été bonne.

À cet instant, Bernier parut dans la porte. Il n'avait pas changé d'attitude. Il semblait toujours en colère.

– Beaulac ! gueula-t-il.

– Oui, monsieur l'inspecteur, fit Michel en s'inclinant.

Le grand Beaulac avait un sourire accroché à ses lèvres. C'était un sourire moqueur qui aurait pu faire damner un saint.

– Je sais, fit l'inspecteur que vous avez un moyen de rejoindre le Manchot quand ce dernier semble introuvable. Vous avez des codes ou des choses du genre. N'essayez pas de mentir, je le sais.

– Puisque vous le dites, inspecteur, je ne voudrais pas vous démentir. Parlez-moi d'un homme qui sait tout.

– Taisez-vous, je vous défends de vous moquer des autorités, vous entendez ? Silence ! Dites-moi où se trouve Robert Dumont.



Michel, appuyé sur l'escalier, avait les yeux perdus dans le vague et ne semblait plus écouter ce que disait Bernier.

– Je vous préviens, Beaulac, si vous jouez à l'innocent, ça va vous coûter très cher. Où est Dumont, votre patron ?

Toujours avec le même sourire et un calme qui faisait un contraste frappant avec l'attitude de l'inspecteur, le grand détective répliqua :

– Faudrait vous brancher, inspecteur. Vous venez de m'ordonner de me taire, de garder le silence. Si je vous obéis, comment voulez-vous que je réponde à vos questions ?

Deux détectives et trois policiers semblaient s'amuser follement en écoutant la conversation des deux hommes.

Bernier hurla :

– Ne me faites pas perdre mon calme. Si vous tentez de jouer au jeu du chat et du rat... avec moi...

– Vous êtes bien gentil de me comparer à un chat, j'adore les félins.

Un des inspecteurs ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ce n'était pas tous les jours que Bernier se faisait traiter de la sorte. L'inspecteur jeta un coup d'œil au détective. Si ses yeux avaient été une mitrailleuse, le détective aurait eu le corps transpercé de balles. Il y eut un assez long silence que personne n'osait troubler. Bernier s'efforçait de retrouver son calme et c'est d'une voix beaucoup plus douce qu'il s'adressa à Michel.

– Le détective Bourgeois, lorsqu'il a quitté la bijouterie, m'affirme que Dumont s'y trouvait depuis le début de la nuit. C'est bien ça ?

– Oui, inspecteur. Je lui ai parlé il y a peut-être une demi-heure et il m'a dit qu'il ne bougeait pas de là. Je n'en sais pas plus long, je regrette de ne pouvoir vous aider.

Mais tout de suite, Bernier retrouva sa voix tranchante.

– Dumont se moque de moi et vous le savez. Je viens de causer avec le lieutenant Beaudry. Le Manchot a quitté la bijouterie.

– Ça me surprend. Il semblait être paralysé depuis son réveil.

– Et savez-vous où il est allé ? Ne répondez pas, vous allez me dire que vous l’ignorez. Sans doute pour se mettre en forme, pour se réveiller complètement, votre maîtresse, la Japonaise qui sert de secrétaire à votre agence qui a bien appris sa leçon quand il s’agit de me parler, m’a répondu que son patron était allé assister à une séance de magie !

Et de plus en plus enragé, Bernier tonna :

– On me prend pour un imbécile !

– Dans la police, inspecteur, on m’a appris qu’on ne devait jamais détromper un supérieur, termina Michel.

## VII

### *Crise cardiaque*

Le sergent-déetective Marois, se rendant compte que la situation s'envenimait, décida d'intervenir.

– Inspecteur, il faut que je vous parle, c'est excessivement important.

– Vous ne vous rendez pas compte que je suis occupé ?

– Vous me blâmerez de ne pas vous avoir prévenu.

Bernier et Marois se retirèrent à l'écart.

– Je sais que vous allez me dire que c'est vous qui commandez, que je me mêle de ce qui ne me regarde pas...

– Je déteste surtout ceux qui prennent des dizaines de détours inutiles. Allez-y, je vous

écoute, trancha Bernier.

– J’ai souvent eu affaire à Beaulac, inspecteur, je m’entends bien avec lui. Je le connais. Il est inutile de tenter de lui faire peur. Je sais le prendre et puis facilement lui arracher toute la vérité...

Bernier voulut parler mais rapidement, Marois continua d’un seul trait :

– Ce n’est pas tout, on vient de retrouver la balle qui a défiguré la fille. Si par hasard elle était de même calibre...

– Comment se fait-il qu’on ne m’ait pas prévenu immédiatement ?

– Mais, c’est exactement ce que je fais, inspecteur. Comme vous êtes notre chef, comme je connais votre perspicacité, vous devriez aller surveiller ce que les experts en déduiront. Quant à moi, laissez-moi Beaulac entre les mains et je vous jure qu’en moins de deux, j’aurai retrouvé le Manchot.

Bernier s’empressa de reprendre le dessus et ordonna.

– Ce n'est pas tout, je veux savoir également où le Manchot cache Arthur Bibeault, ce mastodonte que les policiers ont baptisé le capitaine Belhumeur. Quand j'aurai mis la main sur cet escogriffe, moi, je lui ferai sortir toute la graisse du corps. Il n'aura plus du tout le goût de travailler pour le Manchot. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez, Marois ? Occupez-vous de Beulac, c'est un ordre. Moi, j'ai autre chose à faire que d'essayer de faire entendre raison à des buses de cette espèce.

Et faisant demi-tour, on entendit ses talons claquer comme s'il avait encore été un membre de l'armée canadienne. L'inspecteur Bernier disparut à l'intérieur de la maison.

– Michel, fit Marois en s'approchant du jeune détective, allons dans votre voiture. On pourra y causer sans être dérangés et vous pourrez tenter de retracer votre patron.

L'automobile de Beulac avait été déplacée et se trouvait maintenant beaucoup plus loin de la maison.

– Que l'inspecteur ne s'inquiète pas de notre

absence. Je me charge de Beaulac, prévint Marois en s'éloignant.

Lorsqu'il fut confortablement installé dans sa voiture, Michel ne put s'empêcher de remarquer :

– En vieillissant, l'inspecteur Bernier semble perdre la boule. Il est grandement temps qu'on le mette à sa pension.

Marois soupira :

– Ce n'est pas pour demain. Même s'il n'est plus très jeune, il n'a qu'une quinzaine d'années de service. Il a fait carrière dans l'armée canadienne avant de joindre nos rangs. Il a un caractère exécrationnel mais il faut avouer que c'est un des policiers les plus perspicaces. Aucun détail ne lui échappe. Il a un sens de déduction exceptionnel.

Michel savait fort bien que le sergent-détective avait raison.

– Il a suffisamment de défauts, il faut bien qu'il possède quelques qualités.

– Vous allez me conter ce que vous savez sur cette fille, Beaulac. Robert Dumont collabore

toujours avec nous, il est inutile de vous entêter.

– Mais « torrieu », s'écria Michel, je ne sais rien. Je n'ai jamais vu cette fille de ma vie. C'est le patron qui m'a demandé de me rendre ici pour l'interroger en rapport avec le vol de cette nuit. Pendant que le vol se commettait, elle retenait Arthur Bibault au téléphone. Elle devait donc être une complice. Le patron a réussi à obtenir son adresse, il m'a demandé de tout laisser et de me rendre immédiatement à son appartement. Tout ce que je sais, c'est son prénom, Gigi.

Marois l'interrompit pour spécifier :

– Elle se nomme Gisèle Robitaille. On connaît cette fille, on l'a arrêtée à de nombreuses reprises, vous devinez le genre. Elle a été danseuse nue, serveuse « topless » ; on l'a accusée de prostitution, d'avoir posé pour des revues pornographiques, c'était une droguée...

– Bibault avait deviné juste, murmura le grand détective privé. Que voulez-vous que je vous dise, Marois ? Je voulais questionner cette fille, je ne sais absolument rien d'elle.



Le sergent-déetective changea d'attitude.

– Dans ce cas, il nous faudrait questionner Robert. Vous voulez tenter de le retrouver ?

– Yamata n'est pas une idiote. Si elle a dit à Bernier que le patron était allé assister à une séance de magie, ça ne me surprend aucunement.

Marois faillit perdre patience.

– Ne soyez pas ridicule, Beaulac, il n'est que sept heures du matin. Je ne connais aucun magicien qui donne un spectacle à cette heure-là.

Michel baissa la voix, comme s'il allait révéler un secret à Marois.

– J'ignore ce que le patron a fait hier soir, mais à mon avis, il a dû prendre un verre de trop. Il a une enquête à mener, un de ses hommes est presque accusé d'avoir dérobé un bijou d'une valeur de cinq millions de dollars et il ne bouge pas. Depuis qu'il est arrivé à la bijouterie, il demeure sur place. Il réfléchit. Qu'il ait subitement décidé de demander à un magicien de lui faire un spectacle, ça ne me surprend pas. Selon moi, votre magicien, c'est un hypnotiseur

qui va tenter de faire retrouver ses esprits au patron. Je connais bien Robert Dumont, il aime beaucoup trop enquêter. Plus une affaire est embrouillée, plus il adore ça. Jamais il ne reste inactif comme il l'a fait ce matin.

Beulac décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et, quelques instants plus tard, il avait Yamata au bout du fil.

– Veux-tu me dire où se trouve le patron, toi ?

– Il est allé rencontrer le grand El Samin, un magicien hindou.

Très calmement, Michel expliqua à la Japonaise.

– Écoute-moi bien, Yamata, je ne suis pas l'inspecteur Bernier. Tu n'as donc pas à m'inventer un conte à dormir debout pour...

– Mais, Pitou, c'est la vérité. Monsieur Dumont m'a tout d'abord demandé de communiquer avec des agences de spectacles. Il voulait trouver un magicien, un bon. Or, tous sont occupés, ils sont en tournée au pays ou à l'étranger. El Samin a subi une opération il y a

dix jours. Il a accepté de rencontrer le patron, mais à la condition que ce dernier se dérange pour aller à son appartement. Monsieur Dumont n'était pas de très bonne humeur, surtout que Candy n'a pas encore téléphoné et...

– Elle n'arrivera qu'à neuf heures, comme tous les matins. Mais je comprends le patron. Si Candy avait été là, il l'aurait envoyée à sa place, rencontrer son Hindou.

Yamata voulut savoir pour quelles raisons Michel tenait tant à parler à Robert Dumont.

– Oh, rien de spécial, je risque de me retrouver en prison, Bernier peut m'accuser de meurtre, à part de ça, tout va bien. Le patron peut prendre ses leçons de magie en paix. Et s'il ne sait plus comment perdre son temps, pourquoi ne lui suggères-tu pas de suivre des cours de piano ? Un pianiste manchot, ce serait original, n'est-ce pas ? Je rappellerai.

Et rageusement, Michel raccrocha.

– Vous avez entendu ce qu'a dit la secrétaire ? Eh bien, pensez ce que vous voulez de mon

patron, moi, je renonce à comprendre.

Marois semblait très sérieux. Michel fut surpris de l'entendre murmurer :

– Très intéressant ce que fait Robert.

– Vous trouvez, vous ?

– Qui mieux qu'un magicien peut expliquer la façon de s'y prendre pour faire disparaître un objet placé dans une cage de verre ? Ce n'est pas de connaître l'identité du ou des voleurs qui compte le plus mais de savoir de quelle façon ils s'y sont pris pour commettre leur vol. Gigi était sûrement complice. On a craint qu'elle parle trop et on a décidé de la supprimer. Si Robert Dumont peut nous expliquer de quelle façon le vol a été commis, ça devrait nous donner une bonne idée sur l'identité des criminels.

Michel était complètement abasourdi :

– Incroyable ! Alors, le Manchot, sans pratiquement avoir bougé d'un pas réussirait à éclaircir le mystère, alors que Landry et moi, nous travaillons comme des fous, nous courons à gauche et à droite...

– C’est fort possible, Beaulac, fort possible, murmura le sergent-détective.

\*

Le lieutenant Beaudry avait vu partir le Manchot. Le policier avait le sourire aux lèvres. Il avait apprécié à sa juste valeur le raisonnement du détective privé, mais il ne croyait jamais que Dumont irait véritablement rencontrer un magicien.

À ce moment, le téléphone de la bijouterie sonna et comme le lieutenant se trouvait à deux pas d’un appareil, il cria :

– Laissez, je prends moi-même l’appel. Il appuya sur le bouton scintillant de la ligne numéro un et décrocha le récepteur.

– Bijouterie Simon, ici le lieutenant détective Beaudry.

– J’aimerais parler à mon mari, fit une voix de femme. Je suis Lucille Simon.

– Un instant, madame.

Et Beaudry ordonna à un de ses adjoints :

– Allez me chercher le bijoutier, il est dans son bureau.

Quelques instants plus tard, Simon prenait le récepteur.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a, mon chou ? Tu t'inquiètes ?

Le lieutenant vit le joaillier froncer les sourcils, tout en écoutant la voix de son épouse.

– Allô, allô, tu es là Lucille ?... Allô... qui parle ?... oui, madame Lemay... oui... appelez le médecin, vous trouverez le numéro dans le répertoire téléphonique. Je me rends tout de suite à la maison.

Il raccrocha.

Grégoire Latour, l'enquêteur de la Greatworld, qui était sorti du bureau de Simon en même temps que le joaillier, demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Lucille, ma femme, n'est pas bien. Ce vol l'a

sûrement énervée. Elle a de la difficulté à parler. Elle a appelé une voisine et cette dernière l'a trouvée à demi consciente. Et pour la seconde fois, elle vient de tomber dans les pommes.

Il se tourna du côté de Beaudry.

– Vous permettez que je me rende immédiatement chez moi ?

Et sans même attendre la réponse du lieutenant, il ajouta :

– J'espère que vous ne quitterez pas les lieux avant l'arrivée de mes employés, mon gérant arrive toujours vers huit heures trente. C'est un monsieur Trottier. Quant à moi, je vous téléphonerai sitôt que j'aurai de plus amples nouvelles. Beaudry n'avait pas eu le temps de s'éloigner que déjà, le bijoutier se dirigeait vers la sortie. Aussitôt, Grégoire Latour déclara.

– Ne vous en faites pas, lieutenant, je l'accompagne. Ma compagnie m'a bien recommandé de ne pas perdre Simon de vue.

Surpris, le lieutenant demanda :

– Vous ne croyez pas que...

– Mais non. Cependant, comme les policiers s’occupent de l’enquête, puisque le Manchot est à l’emploi du consortium de bijoutiers et qu’il travaille de son côté, moi, la seule chose qui me reste à faire, c’est de demeurer auprès de notre client. N’oubliez pas que, si on ne retrouve pas le Radijah, nous devons verser la somme de cinq millions de dollars.

Et pour ne pas risquer de perdre le bijoutier de vue, il s’élança vers la sortie en lançant à Beaudry :

– Comptez sur moi pour vous tenir au courant de ce qui se passera.

Et une vingtaine de minutes plus tard, l’enquêteur de la compagnie d’assurances demandait à parler au lieutenant.

– Ici Latour, ça ne va pas bien du tout.

– Comment ça ?

– Madame Simon, selon le médecin, a probablement fait un infarctus, elle aurait pu mourir d’une crise cardiaque. Pour le moment, tout danger semble écarté. Mais nous allons la



conduire à l'hôpital. Je ne quitte pas Simon des yeux. Rien de nouveau à la bijouterie ? Monsieur Dumont n'est pas revenu ?

– Pas encore.

– Je vous rappelle de l'hôpital.

L'enquêteur raccrocha.

\*

Même s'il avait le teint basané, même s'il portait une barbe qui lui couvrait presque la moitié de la figure, son accent bien québécois trahissait celui qui se faisait appeler le prince El Samin.

Aussi, le Manchot ne se gêna aucunement pour lui demander :

– Quel est votre nom véritable ?

– Pierre Tremblay. Je suis natif du lac Saint-Jean. La magie m'a toujours fasciné. Dès mon jeune âge, je ne manquais jamais un spectacle. À quinze ans, je faisais déjà quelques tours de

passé. J'ai pratiqué beaucoup avec de petits objets, je suis devenu très habile de mes mains. Ça m'a permis de présenter des spectacles et d'amasser un peu d'argent. Il est plus facile de faire de gros tours, il suffit de se procurer l'équipement nécessaire. C'est ce que j'ai fait. Entre temps, j'ai pratiqué l'hypnotisme, je suis devenu un des bons hypnotiseurs du Québec. Aujourd'hui, je donne beaucoup moins de spectacles.

Il offrit à boire au Manchot qui accepta, puis, tout en servant les verres, Tremblay expliqua :

– Vous savez qu'on emploie beaucoup l'hypnotisme en médecine. Je travaille en collaboration avec plusieurs dentistes. Je prépare également les mamans pour un accouchement sans douleur. Ça demande beaucoup moins de déplacements et c'est presque aussi payant. J'ai pris un nom hindou et porte un costume de scène continuellement. Déjà, ça impressionne les gens, ça les prédispose pour mon spectacle. Je dis quelques mots en langue hindoue, c'est suffisant pour créer l'illusion.

Enfin, il se tut et Robert Dumont put placer quelques mots.

– Je m’excuse de vous avoir dérangé à cette heure-ci, d’autant plus que ma secrétaire m’a appris que vous aviez été hospitalisé.

– Rien de grave, je me suis fait enlever un kyste, juste sous le bras droit. Je ne peux pas conduire ma voiture pour une semaine, alors, j’ai préféré vous faire venir. J’ai beaucoup entendu parler de vous.

Ses yeux perçants étaient rivés sur le bras gauche du Manchot.

– Incroyable, votre prothèse. Il faut regarder de très près pour se rendre compte qu’il ne s’agit pas d’une main naturelle. Mais, excusez-moi, ce n’est sûrement pas pour me parler de votre handicap que vous êtes venu me voir.

– Non. Vous avez écouté les nouvelles à la radio ?

– Pas encore.

Le Manchot lui parla alors de la disparition du fameux diamant, le Radijah.

– À première vue, monsieur Tremblay, ce vol semble tout à fait impossible. Le système de protection était des plus perfectionnés.

Lentement, le magicien se leva, s'excusa et sortit de la pièce. Il revint au bout de quelques instants avec une boîte rectangulaire.

– Tenez, voyez cette boîte, monsieur Dumont. Il y a deux portes, je les ouvre et vous voyez l'intérieur de deux boîtes carrées, tout est noir. Il n'y a rien ni dans l'une ni dans l'autre, exact ?

– Exact.

– Maintenant, je place ce gros dé dans la boîte de gauche et je ferme les deux portes. Je soulève la boîte. Je la penche vers la droite, je dépose la boîte sur la table et j'ouvre la porte de gauche. Évidemment, le dé n'est plus là, puisque j'ai penché la boîte, il a glissé dans la boîte de droite. Le public s'amuse, me crie que le dé a changé de côté. J'ouvre la porte de droite et vous voyez le dé. Je recommence ce truc deux ou trois fois, surtout avec les enfants. Chaque fois, j'ouvre la mauvaise porte en disant que le dé a disparu. C'est alors que quelqu'un me crie toujours :

« Ouvrez les deux portes ». Et voilà, je le fais.

Et à sa grande surprise, le Manchot constata que le dé avait disparu.

– Je ne donnerai jamais la chance à mon public de se poser des questions ou encore de me demander de briser la boîte car alors, on devinerait rapidement le truc, c'est enfantin.

Il approcha le coffre rectangulaire du Manchot.

– Tenez, voyez ce petit bouton à peine visible. Lorsque j'appuie dessus, une plaque de mica noir se place juste derrière la porte. J'ouvre alors les portes et tout ce que vous voyez, c'est ce mica noir. Vous croyez alors que la boîte est vide, mais le dé est dans un des deux compartiments de la boîte, derrière le mica. Avec l'éclairage approprié, on ne peut jamais deviner que la boîte n'est pas vide. Maintenant, vous comprenez où je veux en venir ?

Le Manchot s'écria :

– C'est exactement ce que je présumais. Mon garde de sécurité est assis dans son fauteuil, il

voit la cage de verre. Le bijou est à l'intérieur. Il est appelé au téléphone, il s'absente dix minutes, plus ou moins, et quand il revient, il se rend compte que la cage de verre est vide, comme votre coffre tantôt. Mais le bijou pouvait fort bien être toujours là.

– Félicitations, monsieur Dumont, sans être magicien, vous aviez deviné ce qui s'était passé. Et Tremblay expliqua ;

– Les voleurs pouvaient réussir à entrer dans l'établissement ?

– Oui. Il y a un système de sécurité, mais on peut le contrôler de l'extérieur avec une clef spéciale. Évidemment, seuls le propriétaire et probablement un de ses employés possèdent cette clef spéciale, mais tout de même, il est possible d'enrayer ce premier système d'alarme. Les voleurs ont pu, ne me demandez pas comment, se procurer une clef...

Le magicien poursuivit son idée.

– Les criminels profitent donc de l'absence de votre garde pour entrer dans l'établissement et,

sans toucher à la cloche de verre, ils ont pu la couvrir d'une seconde enveloppe, une enveloppe opaque, on s'est peut-être servi de miroirs, tout ça n'a pris que deux ou trois minutes. Les voleurs se sont ensuite cachés, votre garde est revenu. Il a jeté un coup d'œil à la cloche de verre, mais en réalité, il n'a vu que l'enveloppe lui laissant croire que le bijou avait disparu. Énervé, le garde se précipite au téléphone, il appelle le bijoutier et, pendant ce temps...

Soudain, Tremblay s'arrêta :

– Ça allait trop bien... mais le vol est quand même impossible.

– Comment ça ?

– J'allais dire que les voleurs ont profité de l'énervement de votre garde, pendant qu'il se mettait en communication avec le propriétaire et appelait la police, pour enlever la poche extérieure, soulever la cloche, voler le diamant et s'enfuir. Mais voilà, il ne pouvait soulever la cloche... à moins que votre garde ait coupé le contact ?

– Non.

Et le Manchot d'expliquer :

– Personne ne pouvait enlever le contact car, immédiatement, des signaux d'alarme auraient été déclenchés à trois endroits différents !

– Alors, ça ne tient plus debout, mon raisonnement. On a pu faire disparaître votre Radijah, ça j'en suis certain, mais on n'a pas pu le voler.

Robert Dumont sortit un cigare de sa poche.

– La fumée ne vous dérange pas, j'espère ?

– Mais non, allez-y.

Après s'être allumé, le Manchot prit le petit coffre de bois et l'examina attentivement.

– Très ingénieux, mais très simple.

Il déposa le coffre sur la table qui ornait le centre du salon.

– Monsieur Tremblay, la démonstration que vous m'avez faite a été probante. Oui, on a pu faire disparaître le Radijah, mais probablement pas de la façon dont vous avez parlé.



– Pourquoi ?

– La cage de verre se trouvait dans un appartement vitré et personne ne pouvait pénétrer dans cette pièce sans que le système d’alarme ne se déclenche. Donc, même si le garde de sécurité a quitté son poste durant plusieurs minutes, on n’a pu pénétrer dans la pièce où se trouvait le diamant.

Cette fois, le magicien parut décontenancé.

– Mais, monsieur Dumont, c’est une impossibilité. Si je trouve une solution, tout de suite, vous avez une objection.

Tremblay s’était levé et nerveusement, il se promenait de long en large dans la pièce.

– Pouvez-vous me décrire l’intérieur de cette pièce aux murs et à la porte en vitre ?

Le Manchot le fit avec de nombreux détails.

– Ce à quoi je songe est ridicule, murmura soudain le magicien..., et pourtant...

– Pourtant, c’est la seule et unique solution, s’écriera le Manchot. C’est exactement ce que je me dis depuis le début de la nuit. Je suis persuadé

que vous en êtes venu exactement aux mêmes conclusions que moi.

Énervé, Tremblay demanda au Manchot :

– Racontez-moi ce qui s’est passé à la suite du vol, immédiatement après. Qu’a fait votre garde ? La police est arrivée à l’établissement ?

– Non, les policiers n’ont pas été prévenus tout de suite.

Et Robert Dumont conta tout ce qui s’était déroulé à la bijouterie à la suite de la disparition du Radijah.

– Mais alors, je me demande pour quelles raisons vous hésitez, monsieur Dumont.

– Parce qu’il me faut pouvoir expliquer clairement la disparition du diamant, avoir des preuves contre les coupables et surtout, retrouver le Radijah. Mon travail est loin d’être terminé.

Tremblay fit un signe au Manchot.

– Ne bougez pas d’ici, je m’habille et je vous accompagne à la bijouterie. Je suis certain, maintenant, de pouvoir démontrer qu’on a pu voler le Radijah.

Tremblay sortit de la pièce. Il revint au bout de cinq minutes, complètement méconnaissable. Il portait un costume hindou et un turban lui couvrait entièrement la partie supérieure de la tête.

– Félicitations, dit le Manchot. On croirait voir un véritable prince des Indes.

Tremblay ne put s’empêcher de rire.

– Vous savez que ce teint cuivré me coûte quelques heures au salon de bronzage toutes les semaines ?

Comme ils se préparaient à sortir de la pièce, le téléphone sonna.

Le magicien jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Qui ça peut-il être à cette heure-ci ?

Il décrocha, puis tendit le récepteur au Manchot.

– C’est pour vous.

Yamata, sachant où rejoindre le Manchot, avait préféré le prévenir que Michel s’inquiétait de ce qui se passait.

– Rappelez-le tout de suite. Qu’il se rende immédiatement à la bijouterie, je le retrouverai là.

– Mais l’inspecteur Bernier ne le laissera sûrement pas partir comme ça.

– Eh bien, qu’il l’accompagne. Je ne serais pas fâché que ce cher inspecteur assiste à la petite comédie que nous allons jouer. Transmettez mon message, Yamata et dites à Bernier que j’en profiterai pour démasquer l’assassin de Gigi. Je compte sur vous.

Il raccrocha, puis se tournant vers Tremblay :

– Vous permettez, je vais appeler à la bijouterie et prévenir le lieutenant Beaudry de notre arrivée.

– Faites.

Lorsqu’il eut le policier au bout du fil, Dumont lança d’une voix triomphante :

– Le mystère est éclairci, ou presque. Ce n’est qu’une question de temps. Je sais comment on s’y est pris pour voler le Radijah.

Beaudry le pressa de questions mais le

Manchot refusa de répondre.

– Rien de spécial depuis que j'ai quitté la bijouterie ?

– Les divers experts continuent leurs recherches, mais ça ne semble rien donner. On a surtout vérifié les systèmes d'alarme. C'est incroyable, mais rien n'a été touché ou brisé.

– Et c'est tant mieux. Je serai à la bijouterie dans vingt minutes et nous pourrons expliquer comment se produisit la disparition du Radijah. Nous ferons arrêter non seulement les coupables mais également les assassins de la fille, Gigi.

– Nous vous attendons avec impatience, Dumont. Oh, j'oubliais, c'est peut-être sans importance, mais l'épouse de Simon vient d'être conduite à l'hôpital. Elle a fait une crise cardiaque.

– Eh bien, qu'on la soigne, fit bêtement le Manchot, mais obligez Simon à demeurer à sa bijouterie.

– Mais il n'est plus ici !

Dumont poussa un cri :

– Quoi ?

– Quand il a reçu l'appel de sa femme, j'ai jugé bon de le laisser partir...

Le Manchot explosait :

– Vous n'aviez pas deviné qu'il était le seul à avoir pu voler le Radijah ? C'était pourtant enfantin... nous n'avons pas encore de preuves, mais...

Beudry rassura tout de suite le détective.

– Ne craignez rien, il n'est pas seul. Je ne suis quand même pas un idiot, Dumont. Latour l'accompagne et ne le laisse pas d'une semelle.

Cette fois, le magicien crut que le Manchot allait tout faire sauter.

– Non, non, c'est pas possible. Non seulement vous laissez partir Simon, mais c'est à son complice que vous confiez la tâche de le surveiller.

– Son complice ?

– Vous n'avez rien, rien compris, Beudry. Mais cet appel de madame Simon, c'était du

chiqué. Elle n'a jamais été malade. C'était pour permettre à son mari et à son complice de prendre la fuite.

Le magicien vit alors le Manchot ouvrir la bouche mais ne rien dire. Il semblait être devenu muet, tellement ce que lui disait Beaudry le surprenait. Dumont raccrocha en murmurant : « Nous nous mettons en route immédiatement. »

Tremblay s'approcha du Manchot pour demander :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Est-ce que je me serais trompé ? J'étais persuadé que le bijoutier était notre coupable et Latour, l'enquêteur de la compagnie d'assurances, son complice. Ils ont même tout préparé pour prendre la fuite. Du moins, c'est ce que je croyais. Mais j'ai fait erreur. Simon vient de faire appeler un médecin. Il est présentement à l'hôpital, au chevet de sa femme qui repose aux soins intensifs ! Et moi qui étais prêt à jurer que tout avait été monté pour qu'il puisse prendre la fuite. C'est à n'y rien comprendre.

## VIII

### *L'oubli*

Il passait huit heures du matin lorsque le Manchot alla trouver le lieutenant Beaudry qui causait avec Louis Landry, l'employé du Manchot qui était en charge du service de sécurité.

– Appelez l'hôpital, lieutenant et faites venir Latour et Simon.

– Simon est au chevet de sa femme mais Latour n'est sûrement pas demeuré à l'hôpital.

– Eh bien, qu'on le trouve et qu'il se rapporte à la bijouterie le plus tôt possible. Ensuite, vous téléphonerez à votre collègue, ce cher inspecteur Bernier. S'il veut que le meurtre de cette Gigi soit résolu, il n'a qu'à venir ici. S'il ne veut pas savoir ce qui s'est passé, qu'il laisse au moins partir



mon assistant, Michel Beaulac, sinon Bernier se couvrira de ridicule.

Enfin, se tournant du côté de Landry, Dumont lui ordonna :

– Rendez-vous à la centrale. Le lieutenant n’aura certes pas d’objection à ce que vous rameniez Arthur Bibeault ici. En fin de compte, le capitaine Belhumeur a le droit de savoir ce qui s’est passé. Également, appelez l’homme qui était de garde durant la soirée.

– Lucien Bouvier ?

– C’est vous qui le savez, Landry.

Le lieutenant appela tout d’abord à la centrale afin qu’on donne des ordres pour laisser partir Arthur Bibeault en compagnie de Louis Landry.

À l’hôpital, on prévint Simon qu’il y avait beaucoup de nouveau dans le fameux vol du Radijah et on lui demandait de se présenter à sa bijouterie le plus tôt possible. Le médecin lui assura que, pour l’instant, sa femme était hors de danger. « Demain, lui affirmait-on, s’il n’y a aucune complication, nous lui donnerons une

chambre et dans deux ou trois semaines, elle pourra quitter l'hôpital. »

Latour, après avoir laissé le bijoutier à l'hôpital, était rentré chez lui, espérant dormir avant de se rapporter à ses bureaux. Beaudry le réveilla donc, lui demandant de revenir immédiatement à la bijouterie.

Enfin, le lieutenant communiqua avec son collègue, le redoutable inspecteur Bernier.

– Le détective Bourgeois vous a fait son rapport ?

– Oui. Les deux affaires se touchent, évidemment. Cette fille a travaillé pour les voleurs. On a sans doute craint qu'elle parle trop et on a décidé de la supprimer. On vient de transporter le corps à la morgue. Il n'y a plus rien à faire ici. Je retourne à mes bureaux. Je trouverai bien moyen de faire parler le grand Beaulac, je suis certain qu'il en sait plus long qu'il ne veut le dire. J'interrogerai également le gros capitaine Belhumeur. Selon Beaulac, il n'aurait fait que causer au téléphone avec cette Gigi, mais le détective Bourgeois affirme le contraire. La fille

elle-même a affirmé avoir fait l'amour avec le garde de sécurité. Le jour où nous pourrons éliminer tous ces faux policiers, notre tâche sera simplifiée. Vous désirez sans doute que Bourgeois retourne à la bijouterie ?

– Oui, inspecteur. Quant au garde, Arthur Bibeault, il n'est plus à la centrale.

– Quoi ?

– Il sera lui aussi à la bijouterie.

– Mais, j'ai à l'interroger et vous le savez fort bien.

– Inspecteur Bernier, lorsque le crime a été commis, Arthur Bibeault était au bureau du Manchot en compagnie de Beaulac, Landry et la secrétaire. Actuellement, nous réunissons tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, à l'installation du système sécuritaire, à la garde du bijou et à l'enquête qui a suivi le vol. Nous pensons bien pouvoir éclaircir le mystère, d'ici quelques minutes.

Bernier devina la vérité.

– Les experts ont enfin découvert ce qui s'est

passé ?

– Pas exactement. Si vous voulez appeler « expert » un magicien, vous avez raison. Puisque cette affaire vous intéresse, inspecteur, vous pourriez déléguer un de vos assistants...

L'inspecteur sauta sur l'occasion :

– Pourquoi un assistant ? Je vais me rendre personnellement à la bijouterie. J'aurais dû le faire plus tôt. Pour une fois, nous allons prouver à ce Robert Dumont que nous n'avons nullement besoin de ses lumières pour éclaircir un mystère.

– Bon, je vous attends, inspecteur. Pourquoi ne pas demander à Beulac de vous accompagner ? J'aimerais lui poser quelques questions concernant Arthur Bibeault. Vous savez que ce dernier a faussé compagnie à deux de mes détectives ?

– Oui et l'un d'eux a été blessé. J'espère, lieutenant, que vous ne laisserez pas tomber cette affaire ; Bibeault mérite la prison.

– J'agirai en conséquence lorsque toute cette affaire sera terminée.

Lorsqu'il eut raccroché, Bernier alla trouver le détective Marois, toujours en compagnie de Michel Beulac.

– Marois, vous allez accompagner Beulac et vous rendre à la bijouterie Simon immédiatement. Je vous retrouverai là. Le lieutenant Beudry est débordé, le vol de ce fameux diamant et l'assassinat de cette fille se complètent. Nous allons donc travailler la main dans la main avec eux.

Sitôt que Bernier retourna à l'intérieur du logis de Gigi, Michel mit le moteur de sa voiture en marche.

– Allons-y tout de suite, avant qu'il ne change d'idée,

– Oh, oh, un instant, Beulac. Ma propre voiture est ici.

– Dans ce cas, vous n'avez qu'à me suivre.

– Vous connaissez pourtant l'inspecteur ! Vous savez fort bien qu'il me blâmerait de vous laisser partir seul. Ça ne prendra que quelques secondes, je vais demander à un policier de

ramener ma voiture à la centrale.

– Je vous promets de vous ramener ici, fit Michel, une fois l'affaire terminée. Vous comprenez, sergent, c'est comme au spectacle, je veux arriver tôt pour obtenir une place de choix. Pour rien au monde, je ne voudrais manquer un affrontement entre le Manchot et ce cher inspecteur Bernier.

\*

Lorsque le bijoutier Simon parut, l'homme semblait avoir vieilli de plusieurs années.

– Je suis à bout, avoua-t-il, je n'ai pas dormi de la nuit, il y a eu cette semaine d'exposition où l'on a travaillé souvent douze heures par jour ; cette nuit, il y a eu le vol et mon épouse qui subit une crise cardiaque... Je suis à me demander quelle nouvelle tuile va me tomber sur la tête.

Il pénétra dans le grand hall et s'arrêta brusquement en apercevant l'appartement où se trouvait la cloche de verre.

– Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Des escabeaux avaient été dressés au centre de la pièce. Des hommes s'affairaient à examiner le plafond. L'un deux attira l'attention du bijoutier. Il portait un costume hindou.

– Ils sont à examiner le plafond, comme vous le voyez, répondit le lieutenant.

– Vous pensez que les voleurs ont pu passer par là ? C'est ridicule. Les décorations n'ont pas été déplacées. Un voleur ne pouvait passer par le toit sans toucher à toutes ces draperies.

Le lieutenant lui proposa :

– Pourquoi ne pas aller vous reposer dans votre bureau, Simon ? J'attends d'autres policiers, ceux qui ont enquêté sur l'assassinat de cette Gigi, par exemple.

– Vous avez découvert quelque chose sur elle ?

– Je l'ignore, ce sont les membres de l'escouade des homicides qui dirigent cette partie de l'enquête.

Latour fut le deuxième à faire son apparition

et il ne tarda pas à aller retrouver le propriétaire de la bijouterie. Enfin, ce fut Landry et Arthur Bibeault qui allèrent trouver le lieutenant. Le gros capitaine Belhumeur semblait avoir retrouvé sa sérénité. Landry lui avait dit que le Manchot mettrait un terme à son cauchemar.

– Robert Dumont est occupé en ce moment, dit le lieutenant. Aussi, je vous demanderais de passer dans le grand bureau. D'autres vous y rejoindront bientôt.

Il passait huit heures trente lorsque tout le monde fut enfin réuni. Le lieutenant ordonna à tout le monde de s'installer dans le hall et il prit la parole :

– Tous, je le crois, vous connaissez Robert Dumont, le détective privé qu'on appelle le Manchot, n'est-ce pas ?

Bernier grogna :

– Comment, il est ici, celui-là ? Je croyais qu'il avait quitté la bijouterie. Je tiens à vous féliciter, Dumont. Vous offrez maintenant un service de gardes de sécurité. Et quel service ! On



vous confie la surveillance d'un bijou d'une valeur de plusieurs millions de dollars et on le dérobe sous les yeux de vos hommes. Votre agence devrait s'appeler, l'Agence des handicapés. Un Manchot comme directeur et des aveugles comme gardes.

Michel serra les poings et murmura dans l'oreille de Marois :

– Retenez-moi, sinon, je saute sur lui. Il va se la fermer sa grande gueule.

Beaudry, patiemment, attendait que l'inspecteur Bernier ait terminé de lancer son venin.

– Avant de laisser la parole à monsieur Dumont, j'invite l'inspecteur Bernier à examiner cette cloche de verre qui protégeait le diamant. Peut-être pourra-t-il trouver une façon originale de faire disparaître le bijou.

Bernier refusa de se lever.

– Vous savez fort bien que je ne suis pas au courant de tous les faits, lieutenant.

Le Manchot en avait assez. Il se leva et se

plaça devant tous les invités.

– L’inspecteur Bernier a entièrement raison. J’ai travaillé longtemps sous les ordres du chef de l’escouade des homicides et s’il avait pu, comme moi, passer quelques heures devant cette cloche en verre, il aurait sûrement deviné la vérité.

– Cessez de me jeter des fleurs, Dumont. Venant de vous, je suis persuadé qu’il doit y avoir des épines et même des pierres dans le paquet !

Le Manchot ouvrit la porte de vitre protégeant l’entrée de l’appartement où se trouvait la cloche de verre.

– Cette porte, vous le savez tous, est protégée par deux systèmes. Je viens de l’ouvrir sans aucune difficulté. C’est tout simplement parce que le premier contact a été enlevé. Cependant, un voyant rouge s’est allumé à trois endroits différents. Au poste de police le plus rapproché, dans les bureaux de la compagnie d’assurances et chez monsieur Simon. Donc, personne ne pouvait entrer par cette porte sans que l’alarme retentisse. Je m’approche de la cloche de verre. Comme je

suis entré dans cette pièce, je puis couper le contact du système protégeant la cloche, la soulever et m'emparer de ce qui est en dessous. Mais pour ça, il m'a fallu tout d'abord pénétrer dans la pièce.

Le Manchot montra le plafond du doigt.

– Il y a une trappe donnant sur le toit. Mais il était impossible d'entrer par là. Il y avait un autre système d'alarme, protégeant la trappe et, de plus, on avait installé de nombreuses tentures au plafond afin de décorer la pièce et rien n'a été touché. Quant aux murs, il n'y a aucune autre porte, aucune fenêtre, aucun panneau coulissant.

– Et les planchers ? demanda l'inspecteur Bernier. Je connais de nombreux magiciens qui travaillent avec ces trappes...

Ce fut un des experts du service de la police qui assura l'inspecteur qu'aucune trappe n'existait.

– Maintenant, mes amis, nous allons assister à une séance de magie. Je vous demanderais tous d'être très attentifs. Je vous présente le prince El

Samin.

Le Manchot retourna à son siège. Policiers, détectives privés, experts, bijoutiers et quelques journalistes, tous faisaient face à la porte de verre et on pouvait fort bien voir la fameuse cloche, à l'intérieur.

El Samin s'inclina devant ses spectateurs. Il pénétra dans la pièce et se dirigea vers la cloche.

– Comme vous pouvez le constater, il n'y a absolument rien à l'intérieur de la cloche. J'ai emprunté cette boîte rouge. Je demanderais à l'inspecteur Bernier de bien vouloir s'avancer.

Le chef de l'escouade des homicides hésita. Il détestait qu'on se paie sa tête. Aussitôt, Michel Beaulac se leva :

– Moi, je peux y aller...

– Restez à votre place, Beaulac. C'est moi qu'il a demandé.

Bernier entra dans la pièce.

– Aidez-moi, inspecteur, à deux nous allons soulever cette cloche en verre.

Ils la soulevèrent de la table et la déposèrent sur le tapis.

– Maintenant, pouvez-vous mettre cette boîte au centre de la table, inspecteur ?

Bernier obéit.

– Maintenant, vous pouvez examiner la cloche, l'intérieur, l'extérieur, vous pouvez frapper sur le verre avec ma baguette... mais attention, inspecteur, c'est une baguette magique.

Tout le monde se mit à rire. Mais Bernier, très sérieusement, examina la cloche de tous les côtés. Il se pencha pour regarder sous la table, jeta un coup d'œil sur le plafond et les murs.

– Alors, satisfait, inspecteur ? Maintenant, nous allons remettre la cloche en place.

On replaça cette sorte de tube en verre sur sa table. Bernier retourna à son siège et El Samin demanda :

– Pouvez-vous maintenant, mettre le système d'alarme en marche ?

Le prince hindou rassura son auditoire.

– Les policiers ont été prévenus. Ne craignez rien, ils n'accourront pas.

Le lieutenant Beaudry fit signe à El Samin.

– Voilà, on vient de mettre le contact.

L'Hindou s'approcha et du bout de sa baguette, il frôla la cloche de verre. Immédiatement, on entendit le cri strident d'une sirène.

– Et cette sirène se fait également entendre à trois autres endroits.

Beaudry fit cesser ce bruit assourdissant, puis on remit à nouveau le contact.

El Samin était sorti de la pièce. Il ferma la porte en verre.

– Voilà, messieurs, la porte est fermée. Si je force cette porte et si j'entre dans cet appartement, je déclenche le système d'alarme. Si par hasard, je réussis à entrer dans cette pièce sans mettre en action le dispositif de sécurité, je ne peux toucher à la cloche et encore moins m'emparer de ce qu'il y a en dessous, vous êtes tous d'accord ?

Le Manchot venait de se lever.

– Restez assis, Dumont, cria Bernier. Si votre magicien est si fort que ça, qu’il fasse donc disparaître la boîte que j’ai placée sous la cloche. Mais que tout le monde demeure ici.

– Je voulais simplement éteindre les lumières au moment voulu, expliqua le Manchot.

– Pourquoi ne pas travailler en pleine clarté ? s’écria Bernier.

El Samin reprit la parole.

– Quand le diamant a disparu, il y avait un gardien, mais il s’est absenté durant quelques minutes. Moi, je n’ai besoin que d’une seconde ou deux. Inspecteur, voulez-vous vous approcher du mur, à votre gauche. Bon, il y a un commutateur... c’est ça. Quand je vous le dirai, vous éteindrez. Ensuite, je tirerai un coup de feu et vous pourrez allumer les réflecteurs. Ça ne durera que deux ou trois secondes, ce sera beaucoup moins long que le temps pendant lequel s’est absenté le garde de sécurité.

Bernier s’approcha du mur. Il avait les yeux

fixés sur la porte de verre et ne perdait pas la cloche et son contenu de vue.

De sous sa grande jaquette, le faux prince hindou sortit un pistolet servant de signal de départ pour les courses.

– Attention, tous, regardez bien la cloche. Ne la quittez pas des yeux. Je prononce les mots magiques. Lumière !

Les réflecteurs s'éteignirent. Il faisait très noir, on ne pouvait voir la cloche. El Samin lança une sorte de prière et un coup de feu éclata. Immédiatement, l'inspecteur Bernier appuya sur le bouton et les réflecteurs lancèrent leurs rayons puissants.

Il y eut des cris de surprise.

– Et voilà, mes amis !

Rien ne semblait avoir bougé. La porte était toujours fermée, la cloche de verre était en place, mais la boîte que l'inspecteur Bernier lui-même avait placée sur la table avait disparu.

– Comment avez-vous fait ? cria l'inspecteur s'approchant du magicien.



Puis, voyant que ce dernier ne répondait pas, il s'adressa au lieutenant :

– Laissez-moi entrer dans cette pièce. Ouvrez-moi la porte.

Le Manchot calma Bernier :

– S'il vous plaît, retournez à votre place. Vous savez fort bien que les voleurs n'ont pu pénétrer dans la pièce.

— Mais, alors, qu'est devenue la boîte ?

À la grande surprise de tous, le Manchot déclara :

– Elle est toujours là ! C'est tout simplement parce que vous ne la voyez pas. Il y a une chose que personne n'a remarqué, fit le Manchot. Regardez bien, regardez...

Soudain, ce fut le détective Landry qui s'écria :

– La table !

– Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Michel.

– Elle n'a plus de milieu... on voit les pattes, on voit les côtés mais le milieu, le centre de la

table a disparu.

Le Manchot félicita son collaborateur.

– Je crois, maintenant, que la plupart d’entre vous avez compris de quelle façon s’y est pris notre magicien El Samin pour faire disparaître la boîte.

– Il y a une double cloche, murmura Bernier.

Le Manchot approuva.

– Nous avons installé, El Samin et moi, une sorte de couverture faite de mica. Ce mica ressemble à du verre, on croirait qu’il est transparent, mais il est opaque.

Beudry demanda :

– Mais où se trouvait cette sorte de couverture ?

– Au plafond, bien dissimulée par les draperies.

– Je n’ai eu qu’à appuyer sur ce bouton pour que la plaque de mica se détache du plafond. Elle y est retenue par un fil de métal, un fil invisible. De tous petits poids ont permis au mica de

prendre la forme de la cloche, de couvrir cette dernière sans même la frôler, sans y toucher. Ça n'a pris que cinq secondes pour que cette couverture se mette en place.

Des policiers protestaient. Même Michel Beaulac n'était pas convaincu.

– De la magie, c'est bien beau, mais dans la vie, c'est complètement disparu. La boîte, nous savons tous qu'elle est sous la cloche mais qu'on ne la voit pas. Mais on ne l'a quand même pas volée, « torrieu » ! Le diamant, lui, il a disparu,

– Tu as raison, Michel. Aussi, nous allons récapituler tout ce qui s'est passé ce soir-là. Disons, tout d'abord, que les voleurs ont pu se mêler à ceux qui ont préparé les décorations du toit. Ils ont installé leur couverture, mit un fil en place et ont posé un bouton de contact que nous n'avons pas encore trouvé. Le fil doit courir dans le toit, se mêler aux installations électriques de la bâtisse et, comme il y a plusieurs commutateurs dans cette bijouterie, allez donc découvrir celui qui a servi aux criminels. Laissons donc les préparatifs de côté. Disons simplement que les

voleurs ont eu tout le temps voulu pour faire l'installation.

Le Manchot présenta Lucien Bouvier, garde de sécurité, qui était de service ce samedi soir-là.

– Dites-moi, y a-t-il eu quelque chose de spécial, ce samedi-là ?

– Non, ce fut comme les autres soirs. Vers neuf heures, monsieur Simon est venu me saluer, il m'a demandé si tout allait bien. Il avait été très satisfait de l'exposition qui venait de se terminer. Il n'est resté dans la bijouterie qu'une quinzaine de minutes.

Le bijoutier approuva :

– Ensuite, je suis rentré chez moi.

Bouvier raconta alors que le gros Arthur Bibeault était arrivé plut tôt qu'à l'ordinaire ce samedi soir-là. « J'étais pas fâché car je me sentais épuisé. J'avais pris un café, il y en a toujours de prêt dans le bureau de la secrétaire, mais je m'endormais comme jamais. J'ai donc été heureux de voir arriver Bibeault, j'ai pu partir plus tôt.

Le Manchot fit signe au capitaine Belhumeur.

– À vous, Arthur.

– Moi, en arrivant, j’ai décidé de manger tout de suite. C’est pas nouveau, j’ai toujours faim. En mangeant tôt, je comptais me faire venir une pizza vers trois heures du matin. J’ai mangé mes sandwichs, j’ai bu tout mon thermos de café et...

Michel brusquement l’interrompit :

– Vous aviez sommeil, n’est-ce pas, Bibeault ?  
Moi, je suis persuadé qu’on avait versé de la drogue dans votre lunch. Je voulais enquêter au restaurant et...

Le Manchot fit taire son assistant :

– Laisse-le parler, Michel. Ton idée n’était pas bête, mais comment expliques-tu que Bouvier aussi avait sommeil. Il n’a pourtant pas pris le repas de Bibeault. Continuez capitaine.

Bibeault expliqua qu’ayant soif, puis ensuite, s’endormant légèrement, il prit du café à trois reprises.

L’inspecteur Bernier tonna :

– Comme ça, par trois fois, vous avez quitté votre poste pour aller dans le bureau de la secrétaire ?

– Non, une seule fois, inspecteur.

– Mais vous venez de dire que...

– Si vous étiez gros comme moi, vous vous épargneriez des pas, inspecteur. Ce ventre-là, c'est lourd à porter. Je suis allé dans le bureau de la secrétaire et j'ai rempli mon thermos qui contient trois tasses, c'est pour ça que je dis que j'ai pris trois cafés. Si, lorsque j'étais policier, j'avais pu prouver à mes chefs que je raisonnais de cette façon, vous n'auriez peut-être jamais eu votre place d'inspecteur-chef, Bernier. C'est moi qu'on aurait nommé. Mais je ne regrette rien, vous vous occupez des cadavres et c'est tant mieux, c'est votre place car vous avez le sourire aussi grinçant qu'une porte de cimetière.

Si le capitaine Belhumeur s'amusait follement, Bernier enrageait. Son teint était passé du rouge au vert.

Craignant le pire, le Manchot intervint

aussitôt.

– Malgré tout ce café, vous vous endormiez de plus en plus, n'est-ce pas ?

– Oui, j'ai même claqué un somme et c'est la sonnerie du téléphone qui m'a réveillé.

– De là à conclure qu'on avait versé une substance soporifique dans le café, il n'y a qu'un pas. On ne voulait pas endormir profondément le gardien de nuit, non, on voulait l'engourdir, l'empêcher d'être éveillé à cent pour cent.

Cette fois, ce fut avec beaucoup moins d'assurance qu'Arthur Bibeault raconta l'incident du téléphone. Il avoua s'être laissé prendre par cette Gigi.

– En temps ordinaire, j'aurais raccroché, mais je n'étais pas dans mon assiette... et quand j'ai voulu le faire... eh bien, c'était devenu suffisamment intéressant pour écouter.

Événement exceptionnel, on entendit l'inspecteur Bernier rire passablement fort.

– Trois cents livres d'amour, par téléphone ! Les fils devaient être rouges de honte.

– J’ai été ridicule, je l’admets. C’est quand je suis revenu à ma place que j’ai constaté que le diamant avait disparu et pourtant, rien, absolument rien n’avait été déplacé. Les systèmes d’alarme n’avaient pas fonctionné.

– Qu’avez-vous fait, alors ?

– Ce qu’on m’avait recommandé. S’il survenait quelque chose d’anormal, il me fallait prévenir, en premier lieu, monsieur Simon, le propriétaire. C’est ce que j’ai fait. Il m’a dit d’attendre son arrivée, qu’il ne tarderait pas et, en effet, quelques minutes plus tard, lui et ce monsieur arrivaient.

Le gros Arthur montra Grégoire Latour, l’enquêteur de la compagnie d’assurances.

À ce moment précis, le Manchot fit signe à Bibeault de s’asseoir. Le lieutenant Beaudry et trois de ses hommes se déplacèrent rapidement, surveillant Simon et Latour de très près.

– Donc, en se servant du truc d’El Samin ou d’un autre qui peut lui ressembler, les voleurs avaient réussi, durant l’appel téléphonique, à



entrer dans la bijouterie et à appuyer sur le bouton permettant au rideau de se placer devant la cloche.

Bernier tout de suite, arrêta le détective privé.

– Un instant, Dumont, cette bijouterie a sûrement un système de protection contre les voleurs.

– Oui, mais on peut le neutraliser de l'extérieur. Il suffit d'avoir la bonne clef. Monsieur Simon et un ou deux de ses employés doivent posséder ces clefs.

Simon voulut se lever mais Beaudry appuya sa main sur son épaule et le força à demeurer assis.

Le Manchot poursuivit alors :

– Bibeault téléphone à Simon qui s'empresse d'accourir avec monsieur Latour. Qu'est-ce qu'ils font ? Avant d'alerter tout le monde, ils veulent savoir ce qui s'est passé. On ordonne à Bibeault de fouiller tous les étages de la bâtisse. Simon prévient la police et Latour la compagnie d'assurances de ne pas s'inquiéter si la lumière rouge s'allume, ils sont là, ils veulent vérifier

quelque chose. Donc, ils peuvent ouvrir la porte de verre, soulever la cloche et prendre le bijou.

Les deux hommes protestèrent. Latour cria :

– Je vous mets au défi de prouver ce que vous avancez, Manchot. Où est le bijou ?

– Vous avez agi comme des enfants d'école. Profitant de l'absence de Bibeault que vous aviez envoyé sur les autres planchers, vous placez le bijou dans votre valise ou il se peut même que vous ayez pris le temps d'aller le porter dans votre voiture, Latour. Vous faites la même chose avec le mica qui a servi d'enveloppe. Quelques instants plus tard, lorsque Bibeault revient, vous, Latour, vous décidez de vous rendre au poste de police pour raconter ce qui s'est passé. Vous pouviez le faire par téléphone, mais non, il vous fallait sortir. Pourquoi ? Pour mettre le bijou en sécurité et faire disparaître le mica spécial. Vous avez eu tout le temps. Bibeault ne se doutait de rien. Il était prêt à jurer que vous ne pouviez être les voleurs. Simon n'a pu entrer dans la bijouterie pour déclencher le fameux couvre-cloche car il était chez lui lorsque le garde de sécurité a

téléphoné. Quant à Latour, Simon dit l'avoir appelé. Mais est-ce bien vrai ? Probablement pas. C'est lui Latour ou peut-être un complice qui, à l'heure précise de l'appel de Gigi, est entré dans la bijouterie pour faire descendre l'enveloppe.

L'inspecteur Bernier avait écouté attentivement, et avec une certaine admiration, les explications du Manchot. Mais sitôt qu'il en eut la chance, il demanda d'un air narquois :

– Je suppose que vous allez maintenant nous parler du meurtre de cette fille, Gigi ? Pourquoi l'a-t-on tuée ?

– Les coupables ont commis deux erreurs. La première, ce fut un oubli bien involontaire. On a enlevé l'enveloppe de mica, mais on avait oublié le fil qui la retenait au plafond, n'est-ce pas, monsieur Simon ?

Ce dernier ne répondit pas.

– S'en rendant compte, fit le Manchot, le bijoutier a tiré sur le fil, puis devant plusieurs témoins, sans doute, il a roulé le fil en tout petit morceau, l'a mis dans un cendrier et s'est allumé

un cigare. Comme je le fais moi-même, régulièrement, il a mis le feu à l'enveloppe du cigare et à la bague, brûlant par le fait même, le fil. J'ai trouvé cette espèce de gomme dans le cendrier. J'ai demandé qu'on l'analyse, car il y en a beaucoup plus que l'enveloppe d'un seul cigare. Voilà l'oubli qui a commencé à attirer mon attention. J'ai alors porté mes soupçons sur le bijoutier. Mais la plus grave erreur, ce fut de retenir les services d'une fille, d'une malade, d'une droguée comme cette Gigi. Oh, elle a joué parfaitement le rôle qu'on lui a demandé de faire. Elle a retenu notre capitaine Belhumeur pendant plusieurs minutes au téléphone. Mais la fille voulait connaître les résultats de son travail. Elle a donc rappelé à la bijouterie. Premier faux pas. Maintenant, lieutenant, rappelez-vous une chose. Simon a passé une partie de la nuit, seul, dans son bureau. Vos hommes surveillaient les lignes téléphoniques, mais dans son bureau, Simon possède un appareil privé. Il a pu s'en servir. Il a probablement téléphoné à Gigi et j'ai failli entendre une partie de la conversation. Simon fut obligé de raccrocher lorsque je suis entré sans

frapper dans son bureau. Gigi n'a pas du tout aimé ça. Elle a cru qu'on voulait l'éliminer, ne pas lui faire partager le fruit du vol. Elle décide donc de communiquer avec moi. Je prends l'appel dans le bureau de Simon. Le bijoutier est là, près de moi. Je n'ai donné aucun détail, mais je me souviens parfaitement, maintenant, d'avoir prononcé le prénom de la fille. J'ai bien fait sortir le bijoutier quand j'ai appelé Michel Beaulac mais déjà, j'en avais trop dit. Une fois seul, se servant de nouveau de son appareil privé, Simon a rejoint un complice. Il n'y avait plus à hésiter, il fallait éliminer la fille avant qu'elle ne parle. Vous étiez le seul à savoir, Simon, que Gigi allait rencontrer Michel Beaulac.

Le Manchot se tourna du côté de l'inspecteur Bernier.

– Vous réussirez sûrement à lui arracher les noms de ses complices. Ces deux hommes n'étaient pas les seuls dans ce complot. Ils ont eu de l'aide, des conseils de personnes avisées, d'experts, de magiciens, peut-être. Mais le reste, messieurs, n'est que formalité. Simon et ses

complices auraient réussi à revendre le diamant en parcelles. Latour aurait recommandé à sa compagnie de payer les cinq millions... oui, ils ont failli réussir un bon coup.

Et avec un sourire qui voulait en dire long, le Manchot ajouta en se tournant vers Grégoire Latour :

– J’irai d’ailleurs rendre visite à vos dirigeants. Ils n’hésiteront sûrement pas à verser une prime généreuse à mon Agence, car j’ai bien l’impression que sans notre aide, jamais ils n’auraient pu récupérer leurs cinq millions de dollars.

Bernier grogna :

– La police aurait fini par découvrir la vérité. Je ne faisais que débiter mon enquête.

Mais plus personne n’écoutait l’inspecteur. Les journalistes entouraient le Manchot, les détectives de l’escouade des fraudes passaient les menottes aux deux prévenus et seul, dans son coin, Michel ne pouvait s’empêcher d’admirer son patron. « Torrieu et dire que je le traitais de

paresseux. Aucun autre que lui n'aurait pu éclaircir un tel mystère. »

\*

Il était environ dix heures du matin lorsque le Manchot et ses deux assistants, Michel et Louis Landry arrivèrent aux locaux de l'Agence.

– Nous sommes tous épuisés, fit Robert Dumont. Nous fermerons les portes à midi. Yamata !

– Oui, monsieur ?

– Pour quelles raisons Candy n'est-elle pas venue nous retrouver à la bijouterie ?

– Elle a téléphoné, il était neuf heures exactement. Elle ne rentre pas aujourd'hui.

– Elle est malade ?

– Non. J'ai voulu savoir ce qui s'est passé, elle m'a rassurée en me disant qu'elle était en parfaite santé, mais que pour l'instant, il lui était impossible de venir travailler. Elle a refusé de

répondre à mes questions. Elle semblait très troublée et elle dit de ne pas chercher à la rejoindre. Elle vous expliquera tout, demain..., ou un autre jour. C'est ce qu'elle m'a dit.

Ce que Yamata, tout comme le Manchot, ignorait, c'est que la veille, alors qu'elle venait de se mettre au lit, on avait sonné à la porte de l'appartement de l'aguichante blonde.

Candy, qui couchait toujours toute nue, avait rapidement passé un déshabillé, glissé ses pieds dans ses pantoufles et une fois à la porte, elle avait demandé :

– Qui est là ?

– Ouvrez Candine !

Elle n'avait pas reconnu cette voix d'homme et pourtant, il l'avait appelé Candine. Rares étaient les personnes qui connaissaient le véritable prénom de la femme-détective. Candy n'avait fait qu'entrouvrir la porte. Une chaîne de sûreté la protégeait, empêchant tout intrus de pénétrer immédiatement dans la maison.

– Qu'est-ce que c'est ?



– Voyons, chérie, ouvre-moi.

Et Candy avait aperçu un homme, presque en haillons, les cheveux longs, la barbe de trois ou quatre jours, la figure sale, presque un voyou.

– Allons, avait dit l’homme, même si quelques années ont passé, ne me dis pas que tu m’as oublié, mon trésor..., rappelle-toi..., ton petit mari ! Ma Candine !

Que s’est-il donc passé depuis ? Pourquoi Candy a-t-elle quitté son appartement et pour quelles raisons ne se présente-t-elle pas à son travail ? Vous en saurez plus long, le mois prochain, en lisant la prochaine aventure policière du Manchot.



Cet ouvrage est le 428<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.